

PER
0-54
CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction, Administration et Publicité
1182, rue Saint-Laurent
MONTRÉAL
Téléphone: PPlateau 1131

Abonnement annuel:
Canada et Etats-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPÉCIALES
aux écoles, collèges et couvents

VOL. XI — No 12

MONTRÉAL, DECEMBRE 1931

Le numéro 5 sous



J.M. GAGNE

“GLORIA IN EXCELSIS DEO”

La Noël de Fra Felice



OR, ce soir-là, Fra Felice avait le cœur gros, et je crois même qu'il s'attardait à sécher quelques larmes sous les arceaux du cloître désert et silencieux. Un vent léger passait, se parfumant aux fleurs qu'aimaient à cultiver les bons moines. Les étoiles se montraient une à une au-dessus du monastère; une paix profonde enveloppait ce lieu de prières et de vertus.

Comme le doux François d'Assise dont il était, très jeune, devenu le fils, il aimait, de toute l'ardeur de son âme candide et fervente, les belles choses que le bon Dieu a faites pour nous: notre frère le soleil, la lune notre sœur blanche et douce au regard, les fleurs, les oiseaux.

Il se sentait en famille lorsqu'il priaît, tout en travaillant, dans le jardin ou sous le cloître. Il s'était maintes

fois reproché d'avoir perdu du temps, chose tellement réglée et comptée dans la vie monastique, alors que quelque belle fleur venait, sous ses yeux ravis, d'ouvrir sa délicate corolle. Mais les oiseaux!.. Combien le petit Frère les admirait! Comme il lui semblait les comprendre! Comme il les envoyait de pouvoir ainsi monter dans l'air pur et lumineux! Leurs chants le réjouissaient et son âme ingénue se plaisait à unir de naïves et aimantes prières aux prières mélodieuses que, soir et matin, ses frères les oiseaux modulaient dans les massifs du jardin ou même entre les ogives du long cloître. Oh! ces petits si menus, si gracieux, actifs et d'humeur toujours joyeuse, oui, combien il les avait aimés et les aimait encore et pourtant, c'était leur faute si, en ce moment, le bon petit frère avait si gros chagrin... un vrai chagrin d'enfant!

Le Père Gardien venait de lui faire une remontrance un peu sévère. "Fra Felice, avez-vous une notion suffisamment claire et exacte de l'esprit de pauvreté? Savez-vous qu'il ne faut pas gaspiller, dissiper à tort et à travers les bienfaits de la charité?"... "Pas même aux oiseaux," concluait le docte et grave Père Gardien. "Entendez-vous, enfant incorrigible?" Oui, certes, il comprenait le pauvre petit moine, mais, comme vous et moi, il avait sa petite faiblesse d'âme.



J. Mc/SARL

Ainsi, non, vraiment, il ne savait pas résister à la tentation de gâter un peu ses amis les oiseaux. Lorsqu'il sortait le matin pour jardiner ou lorsqu'il allait au dehors quêter pour la maison, invariablement, on le voyait s'arrêter quatre ou cinq fois — pour le moins — causant avec quelque frère ailé tandis que celui-ci voletait autour du religieux en poussant de joyeux petits cris. Evidemment, c'était d'anciennes connaissances! A cela, peu de mal, en somme. Mais pourquoi le frère avait-il toujours dans ses manches aux amples plis ou même dans son capuce, des morceaux de brioche ou d'importantes réserves de miettes de pain?..

On l'avait souventes fois surpris à émettre du biscuit, du biscuit tout chaud... qu'on venait de lui donner pour porter à la communauté, laquelle communauté connaissait — grâce à l'indigence des habitants du voisinage — connaissait, dis-je, autant de jeûnes forcés que ceux de règle.

Oh! oui... il avait tort. Il le comprenait, l'avouait tête basse... rougissant et contrit.

Ce jeune frère à l'âme angélique, si humble, si obéissant, attaché au règlement avec la plus austère fidélité, ce jeune frère allait-il gâter d'aussi édifiantes qualités avec "sa manie de nourrir, au détriment de la maison, des moineaux pillards et malpropres" comme venait de lui dire encore le très révérend Père Gardien..

Or, ce soir-là, longuement, Fra Felice réfléchit à ces choses graves, soupira et pria plus encore et enfin s'alla coucher dans son étroite cellule en tâchant de se graver, dans le cœur et la volonté, l'héroïque résolution qu'il venait de prendre.

A partir de ce soir-là, on constata avec surprise que Fra Felice ne regardait jamais plus ses amis les oiseaux, qu'il ne semblait plus entendre leurs chansons et qu'il restait sourd à leurs appels.

En vain voletaient-ils autour de lui, l'effleurant de leurs ailes comme d'une caresse, se posant même sur son épaule ou hasardant leur bec dans le capuce — vide, hélas! — Fra Felice était absolument transformé. Son indifférence à l'égard de ses anciens amis frappait d'étonnement toute la communauté.

Cependant, Fra Felice s'ennuyait, pâlisait et maigrissait un peu plus chaque jour. Il subissait une rude épreuve, traversait une sorte de crise dont seuls Dieu et le doux saint François connaissaient l'acuité.

Les derniers jours de l'été, pour la première fois, parurent très longs au religieux. Puis vint l'automne morne, glacial et pluvieux. Fra Felice ne sortait guère, occupé soit à la cuisine soit à l'entretien du monastère. Il en fut ainsi jusqu'à l'hiver.

* * *

Or, il advint qu'un jour, — c'était précisément la veille de Noël — le Père Gardien manda près de lui Fra Felice. "Frère, lui dit-il, la saison est rigoureuse et les temps se font durs. Savez-vous que demain nous n'aurons rien pour refaire nos forces si l'Enfant divin et la Vierge Marie ne prennent en pitié notre indigence?"

— Père, répondit timidement le jeune moine, le bon Dieu aura bien pitié des pauvres religieux, Lui qui a soin des lys des champs et des oiseaux...

— Aussi Fra Felice, prononça le Père Gardien, avons-nous résolu de vous charger d'aller vers les braves gens des environs solliciter quelques secours."

— Alors, daigne notre Père saint François me donner abondante récolte!"

Et Fra Felice se disposa à exécuter l'ordre de son supérieur.

* * *

Ce jour-là, il faisait froid et le vent soufflait âprement sur les grandes routes. Du givre, de la neige partout. Le ciel très pur et le soleil commençait déjà à ce moment à s'incliner au lointain baigné d'or.

— "Ce ne sera pas chaud demain", pensa Fra Felice, tout en se hâtant vers les plus proches maisons du village. "Encore ne faut-il pas que tous mes frères souffrent, trop grandement de la faim. Frappons chez ces braves gens."

Ce disant, il commença sa quête. Malgré l'humble amabilité du petit frère et l'affection respectueuse que tous portaient aux bons moines, l'aumône se fit rare et menue. Si bien qu'aux dernières lueurs du couchant, Fra Felice revint tristement sur la grande route où il gelait encore plus fort, où plus âpre encore soufflait la bise.

Elle n'était pas gaie, certes, cette veille de la plus suave des fêtes. Si les moines étaient aussi pauvres et si on leur donnait si peu ce n'était pas que les cœurs se fussent endurcis. Mais l'hiver était dur à chacun, particulièrement cette année-là. Les quelques pains qui formaient "la récolte" du religieux quêteur ne pesaient guère sur ses épaules.

Cheminant à pas pressés, il pria néanmoins et malgré lui se reprenait tout à coup à s'extasier devant "notre frère le Soleil qui est beau et rayonnant" et qui se couchait dans un jaillement d'or; devant notre sœur la Neige, pure, blanche et douce à nos pas...

Et voici que tout à coup de tout petits cris plaintifs font tressaillir Fra Felice. Quelques pauvres oiseaux, tremblants dans la froideur, sautillent sur le chemin. Leurs corps menus frissonnent. Comme ils sont chétifs!.. Ne voilà-t-il pas que tout à coup ils semblent reconnaître leur grand ami! L'un d'eux vint se poser sur l'épaule du religieux avec de petits



cris joyeux et puis si tristes qu'ils nous feraient pour un rien pleurer. Un autre effleure comme d'un baiser la joue de Fra Felice. Un troisième, sans vergogne, se glisse sous l'ample capuce et s'y blottit...

Attendant et heureux de les revoir, le moine souriait à la gent ailée. Puis sans trop y songer, repris par sa fraternelle sollicitude pour ces petits humbles et confiants, il les contemplait, leur parlait doucement, les plaignait... On

aurait dit vraiment qu'eux, en retour, lui contaient leur misère à cris plaintifs et tous lui parlaient à la fois.

— «Mes petits frères, vous avez froid et faim, murmurait le moine, et moi, je n'ai pas grand'chose à porter à nos Pères. Je voudrais bien pourtant vous donner quelques miettes. Vraiment, notre Père saint François ne refuserait pas, il me semble, une aumône à ses frères les oiseaux!»

Et, discrètement, du bout des doigts, il émiettait un peu de pain sur la route.

Aux cris joyeux de ces oiseaux répondaient bientôt de nombreux cris, il en venait d'autres de ces mendiants ailés, puis encore et cela augmentait sans cesse. Si bien, qu'en se retournant à la porte du monastère, Fra Felice vit avec grande affliction que la provision de pain était — grand Dieu! — considérablement diminuée... Mais il n'était pas seul à constater ce triste état de choses! Voici que le Père Gardien et le frère cuisinier anxieux et vite accourus à sa rencontre voyaient avec effarement la maigreur de la besace et le manège de leur jeune confrère. — "C'est là tout ce que vous nous apportez, gémit le bon cuisinier? Mais nous n'avons pas même ce qu'il nous faut pour la moitié de la communauté!"

— "Ah! cette fois, c'est trop fort vraiment, prononce le Père Gardien... Croyez-vous qu'il vaille mieux faire jeûner vos frères en ce saint jour de Noël, plutôt que tous ces oiseaux inutiles et gourmands!"

— "Mais non, mais non, intervint le Père Lino, que tous révéraient à cause de sa science profonde et de sa haute sainteté, laissez ce petit, Dieu n'a-t-il pas béni les simples, les purs, les miséricordieux? Laissons à Dieu le soin de nourrir ses serviteurs sans affliger cet enfant à qui le Christ aurait dit "Bienheureux..." Noël! Noël!..

* * *

Ah! la suavité bénie, l'ineffable douceur de cette nuit divine! Elle est vite passée et déjà l'on sonne la messe du jour. Et puis, c'est l'heure du déjeuner. La cloche sonne, sonne encore. Il semble à Fra Felice dont l'âme est baignée d'amertume que de vilains petits éclats de rire tombent de là-haut, ce frêle clocheton a l'air moqueur et méchant presque...

Un à un, les moines ont pris place au réfectoire. Songeant tristement que par sa faute, grâce à sa maligne distraction, le repas sera des plus maigres, Fra Felice, les yeux baissés, tout prêt à pleurer, prie avec grande ferveur le tendre et compatissant Père saint François d'avoir pitié de son indigne enfant, de lui aider à réparer sa faute.

Mais que s'est-il donc passé dans le réfectoire tantôt silencieux?

Voici qu'à voix joyeuse les Pères s'inter-

pellent. Chacun goûte avec bon appétit sa part abondante d'un pain frais et délicieux!

On s'étonne d'abord, on croit ensuite comprendre. On est émerveillé et fort ému...

Encore une fois, François d'Assise aura consolé un grand chagrin, et pris d'une gracieuse façon le parti d'une âme simple et candide, sœur de la sienne. Seuls, deux des religieux méditent avec un peu d'amertume la leçon que vient de leur infliger leur séraphique Père... Au Gardien, comme au frère cuisinier, cette leçon peut sembler un peu dure... pas plus cependant que ce pain qui est devant eux, pain qu'hier la charité donna comme à regret à l'humble quêteur du monastère.

Personne, tout de même, ne saura rien de ceci, car les moines sont, en ce moment, en grande édification devant la touchante modestie du petit Fra Felice, cependant que celui-ci, toujours absorbé dans sa prière, émiette d'une main distraite un pain que lui aussi, tantôt, trouvera, sans qu'il y comprenne rien, bien frais et fort savoureux.

Cependant que les petits oiseaux chantent joyeux, sous les fenêtres du couvent.

Juliette LAVERGNE

Rions un peu

DANS UN CIRQUE FORAIN

Un ami du dompteur s'adressant à celui-ci: — C'est étonnant qu'employant tant de gens que tu connais plus ou moins tu ne sois jamais volé!

Le dompteur. — Oh! il n'y a pas de danger. Tous les soirs, je porte ma caisse dans la cage de mon lion le plus féroce.

UN ÉTRANGE AIDE-MÉMOIRE

Un voyageur entre dans un hôtel avec un chien qu'il recommande au domestique:

— Que faut-il lui donner à manger? demande celui-ci.

— Des os de côtelettes, c'est un chien de berger, cela lui rappellera ses moutons.

15 sous la boîte
Suffisant pour 4 tartes

INCOMPARABLE POUR TARTES

Refusez toutes
imitations

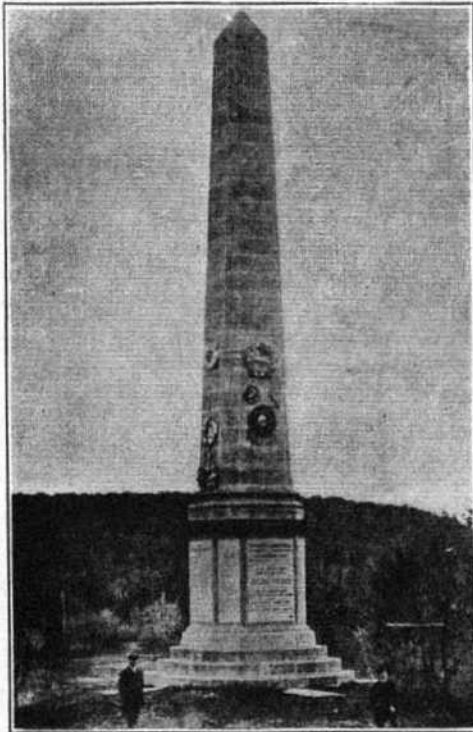
Garniture de tartes "MEADOW-SWEET"

(Pie Filling)

CITRONS, ANANAS, FRAISES, FRAMBOISES, ORANGES, CERISES

Fabriqué par MEADOW-SWEET CHEESE MFG. CO., LIMITED, Montréal

LA LEÇON DE NOS MONUMENTS



Le Monument aux Patriotes

CIMETIÈRE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES,
À MONTRÉAL

Mes jeunes amis, nous voici devant un monument qui fait revivre sous vos yeux une des pages les plus sanglantes et les plus tristes de notre histoire. Elle s'élève à l'honneur des patriotes de 1837-1838, de ceux qui donnèrent leur vie, sacrifièrent leur liberté pour la défense, et aussi la conquête future des droits politiques du Canada français.

Vos bons maîtres vous parleront, mieux que je ne saurais le faire, de ces événements tragiques dont on célébrera dans cinq ans le centenaire. Demandez-leur cette leçon sur notre passé, au lendemain même de notre visite. Dites-leur bien tout l'intérêt ému que porte votre esprit aux jours sombres de jadis. Surtout, marquez-leur avec quelle piété et quelle reconnaissance vous écouterez les récits des souffrances et de la mort des anciens de chez nous.

Peut-être vous demandez-vous pourquoi j'ai choisi de préférence le Monument aux patriotes de la Côte-des-Neiges? Car, il y en a deux autres à Montréal, rappelant les mêmes faits. Celui du Dr Chénier, qui se dresse, plein de mouvement et de sobriété énergique, à l'angle des rues Saint-Denis et Craig, et celui, dit aussi *Monument des Patriotes*, que vous pouvez saluer avec respect, en face de l'ancienne prison de Montréal, transformée aujourd'hui en bureaux vastes et bien aménagés par la Commission des Liqueurs de la province de Québec. Ce dernier monument des Patriotes est récent, fort touchant: il s'élève sur l'emplacement même où subirent la peine capitale quelques-uns des plus intrépides "fils de la Liberté": le Chevalier de Lorimier, Joseph-Narcisse Cardinal, Joseph Duquet, Charles Hindelang...

Mais si vous êtes venus ici, c'est que je savais que vous y trouveriez la première imposante pierre du souvenir consacrée à la mémoire de nos héros compatriotes. C'est que je savais aussi qu'ici tous avaient leur nom gravé dans le marbre, et que nous pourrions avec respect en faire l'appel général.

Avant de procéder à cette tâche émouvante, rappelons simplement ceci, en nous réclamant toujours de ce volume précieux: *Les Monuments commémoratifs de la Province de Québec*. "Cette colonne en pierre grise canadienne, qui se dresse sur un petit monticule, est l'œuvre de l'architecte T. Fahrland. C'est en 1853 que l'Institut canadien de Montréal commença à recueillir des souscriptions à son sujet.

"Le 14 novembre 1858 avait lieu l'inauguration du monument au milieu d'une foule considérable."

"Chacune des quatre faces du monument porte une longue épitaphe. Sur celle faisant face à l'entrée du cimetière (côté ouest), on lit:

Aux
victimes politiques
de
1837-1838
Religieux souvenir

—
Les 92 Résolutions
adoptées par la Chambre d'Assemblée du
Bas-Canada
Le 1er mars 1834

Subsides refusés
Par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada
Le 23 février 1836

Lord Gosford
Dispose des deniers publics malgré le refus
des subsides

Ce monument religieux et historique
a été érigé sous les auspices de
L'Institut Canadien
en 1858

L. HUGHES
Constructeur

T. FAHRLAND
Architecte

Face sud:

Batailles de
Saint-Denis et de Saint-Charles
23 et 25 novembre 1837

Charles-Ovide Perrault, avocat, m.p.	Amable Hébert
Charles St-Germain	J.-Bte Hébert
François Dufaux	Toussaint Loïsele
André Mandeville	François Dumaine
Eusèbe Phaneuf	Olivier L'Escault
Pierre Minet	Joseph Comeau
Joseph Dudevoir	Henri Chaume
Antoine Amiot	Louis Dauphinais
J.-Bte Patenaude	Gabriel Lusignan
Cléophas Bourgeois	Toussaint Paquet
Benjamin Bouthillier	Marc Jeannotte
Romain dit Mandeville	François Dubuc
Moïse Pariseau	Hippolyte Sénécal
Pascal de Lisle	Lamoureux
Marie-Anne Martel	Pierre-Emery Coderre
L. B. Durocher et	onze autres victimes
	non identifiées

Face nord:

Bataille de Saint-Eustache
14 décembre 1837
Jean-Olivier Chénier, m.p.
Ses restes reposent ici

Joseph Paquette	Joseph Guitard
J.-B.-L. Lauzé	Pierre Dubeau
Nazaire Filion	Joseph Bouviette
Séraphin Doré	J.-B. Toupin
François Dubé	Alexis Lachance
J. Gauthier dit Larouche	Joseph Ledue
J.-B. Campeau	Eustache Lafleur
Amable Lauzon	Auguste Doré
Jean Morin	Pierre Gatien
Jean Doré	J.-B. Lebrun
	Louis Robert dit Fache

Leurs restes ainsi que ceux de plusieurs autres
personnes non identifiées reposent dans les
cimetières de St-Eustache et Ste-Scholastique

Engagement à Odelltown

7 novembre 1838

Au nombre des victimes se trouvèrent
Boyer Lanctot
de St-Philippe

*"C'est une sainte et salutaire
pensée de prier pour les morts."*
M. L. II CH. 12, v. 46.

Face est:

Exécutés à Montréal
Par arrêts de la cour martiale
Le 21 décembre 1838
Joseph-Narcisse Cardinal Joseph Duquet
Notaire, M.P.F. Etudiant en droit

Le 18 janvier 1839

Pierre-Théophile Decoigne
Notaire

Joseph Robert	Charles Sanguinet
Amable Sanguinet	F.-X. Hamelin
	Cultivateurs

Le 15 février 1839

François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier
Notaire

François Nicolas	Amable Daunais
Instituteur	Cultivateur
Pierre-Remi Narbonne	Charles Hindelang
Peintre	Militaire

Aux quatre encoignures du monument sont
des tablettes sur lesquelles on a inscrit, dans
l'ordre alphabétique, les noms des exilés
politiques.

Coin sud-ouest:

1837

Exilés des Bermudes

Bouchette, R.-S.-M.	Marchessault, S.
Des Rivières, R.	Masson, L.-H.
Gauvin, H.-A.	Nelson, Wolfred
Goddu, T.-H.	Viger, Benj.

1838

Exilés des Terres australes

Alarie, M.	Bergevin, Chs
Béchar, T.	Bigonnesse, Frs-B.

Coin nord-ouest:

1838

Exilés des Terres australes

Bisson, Constant	Dumouchel, Jos.
Bouc, Chs-G.	Dumouchel, Ls
Bourbonnais, D.	Gagnon, David
Bourdon, Ls	Goyette, Jacq.
Bousquet, J.-B.	Goyette, Jos.

Chèvrefeils, I.-G.
Coupal-Lareine, Ant.
Desfayette, Ls
Ducharme, L.

Guérin-Dussault, Ls
Guertin, Frs
Guimond, Jos.
Hébert, Jacq.—D.

Coin sud-est:

1838

Exilés des Terres australes

Paré, Jos.	Rochon, Toussaint
Pinsonnault, Ls	Roy, Basile
Pinsonnault, P.	Roy, Jos.
Pinsonnault, R.	Thibert, Jean-Ls
Prieur, F.-X.	Thibert, Jean-M.
Robert, Théop.	Touchette, F.-X.
Rochon, Ed-P.	Trudel, J.-B.
Rochon, Jér.	Turcot, Ls

Coin Nord-est:

1838

Exilés des Terres australes

Hébert, Jos-Jacq.
Huot, Chs, N.P.
Laberge, Jean
Lanctôt, Hipp., N.P.
Langlois, Et.
Lavoie, P.-M.
Leblanc, David-D.
Leblanc, Hubert-D.

LePailleur, F.-M
Longtin, Jacq.
Longtin, Moïse
Marceau, Jos.
Morin, Achille
Morin, P.-H.
Mott, Benj.
Papineau, André-M.
Newcombe, Sam., M.D.

Et maintenant, mes jeunes amis, inclinons-nous, gardons quelques secondes de silence... Que de nos cœurs monte à nos lèvres une pieuse invocation pour ces morts méritants et héroïques,

Bien... adieu, adieu, adieu à tous. Disperçons-nous.

Etienne DE LAFOND

Montréal, décembre 1931

LETTRE A MARTHE

LA LÉGENDE D'UN PEUPLE

Je viens feuilleter avec vous, ma chère Marthe, notre épopée nationale: la *Légende d'un peuple*.

Vous savez que Fréchette a eu bien des détracteurs, mais il a tout de même eu le mérite de révéler à la France l'existence de notre littérature canadienne. On l'a accusé de s'être assimilé trop visiblement le Maître de l'école romantique. A cela Charles ab der Halden répond: "Quoi d'étonnant?.. Victor Hugo est le père de tous ceux qui écrivent en vers français". Cependant, en dépit de certaines imitations flagrantes, la *Légende d'un peuple* est animée d'une si haute inspiration, d'un souffle si puissant et si généreux, que sans être un chef-d'œuvre, elle ne laisse pas d'être une école de noblesse et de fierté patriotique.

Henri d'Arles prétend que Fréchette a donné la part trop large à des choses légendaires. Il est vrai que l'histoire de Jean Sauriol, de l'*Atalante* et du Drapeau fantôme ne sont peut-être pas entièrement authentiques, mais il est hors de doute que ces pièces expriment bien les sentiments de certains de nos ancêtres qui virent, la mort dans l'âme, notre pays passer sous une domination étrangère. La légende n'est-elle pas le fond même de l'épopée, qui est, en somme, l'expression poétique des traditions populaires? Tous les événements qu'Homère rapporte dans l'*Illiade* sont-ils bien historiques? Et la *Chanson de Roland* ne relate-t-elle pas aussi des faits qui ne sont guère prouvés?

Ce qui démontre que Fréchette possédait bien le talent d'un grand poète, c'est que certains de ses vers sont devenus pour nous presque classiques. Tout naturellement, des bribes de la *Légende d'un peuple* viennent au bout de la plume de nos écrivains ou chantent sur les lèvres de nos orateurs, quand il s'agit d'affirmer notre foi patriotique.

N'est-il pas vrai que notre poète national se révèle un grand paysagiste, dans toutes ces peintures qu'il esquisse de la nature canadienne?.. Ah! dans ces tableaux pleins de chaleur et de coloris, comme la fraîcheur des premiers jours du Canada, nous apparaît resplendissante! Quelle évocation de la majesté de nos solitudes! Puis, sur ces insondables horizons, avec quelles lignes puissantes se dessinent les forêts vierges de l'Amérique qui contempnaient, depuis le mystère des premiers âges, la succession des feuillages et des neiges, dans leur silence éternel.

N'est-ce pas qu'on est ébloui par ce prologue où Colomb, de sa baguette magique, fait surgir de l'océan tout un monde aux grands bois ténébreux, pleins d'oiseaux chanteurs. Et voilà qu'un matin de mai, de Saint-Malo, beau port de mer, comme dit la chanson, l'on assiste au départ de Cartier. On le suit dans son voyage périlleux, bravant mille dangers. Enfin, à travers la brume, apparaissent sur le grand fleuve inconnu les blanches voiles de la *Grande Hermine*, de la *Petite Hermine* et de

l'Émérillon.

Ah! le spectacle sublime que cette première messe célébrée sur le sol d'Amérique, par un vieux prêtre breton, à l'entrée du Saguenay. Voici Louis Hébert présidant à la première moisson de la terre vierge de la Nouvelle-France. Je ne connais rien de plus touchant que la genèse de la ville de Montréal.

C'est une effusion délirante que ces chants à l'honneur de nos vaillants missionnaires qui n'hésitent pas, pour conquérir des âmes à Dieu, à joindre aux lauriers de la gloire la palme du martyr.

L'on voit ensuite se défilier toutes ces cavalcades d'aventuriers et de découvreurs, traînant sur leur dos leurs bagages et leurs armes, qui traversent les déserts, parcourent les prairies, franchissent les torrents, sautent les précipices, sans guides "la raquette aux pieds et les canots sur l'épaule," impatientes d'offrir de nouvelles terres au roi de France, Jolliet, le Père Marquette, Cavalier de la Salle et tous ces coureurs de bois, ne vous font-ils pas penser à des héros de légende?.. Voilà d'Iberville, enflammé d'enthousiasme, qui brave les banquises, pour chasser les Anglais de la Baie d'Hudson.

Ainsi de suite, arrive le dernier acte du drame grandiose que la France a vécu sur la terre d'Amérique. Avec quelle intensité se répercute, sous la musique des vers, le râle d'agonie de la Nouvelle-France!

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers.

Suivent les jours sombres de la Conquête, puis un nouveau rayon de soleil: Ce sont les voltigeurs de 1812 qui viennent:

Rajeunir sur nos bords, la légende de gloire
Qui dit que, lorsque Dieu frappe fort dans l'histoire
C'est toujours par la main des Francs:

Les jours néfastes de 1837 revivent sous nos yeux comme dans un tableau vivant, à travers les poésies: Saint-Denis, Chénier et l'Echafaud.

Un autre gîbet se dresse et c'est pour un enfant de la plaine. Fréchette a été accusé d'avoir lancé trop d'imprécations dans "Le dernier Martyr"; on ne peut pourtant pas nier que Riel soit tombé sous les coups du fanatisme et que sa mort a fait frissonner d'indignation tous ceux qui avaient dans les veines du sang français.

Enfin, la *Légende d'un peuple* s'achève par les accents triomphants de la pièce intitulée: France.

Quand des antiques jougs, l'humanité se lasse,
Quand il est quelque part, un peuple à secourir
Qui donc à l'horizon, voyez-vous accourir,
A genoux, opprimés, c'est la France qui passe.



Ce livre peut manquer d'unité, révéler certaines gaucheries, contenir certains vers prosaïques, mais il est un fait acquis: on ne peut pas le lire sans se sentir empoigné d'une émotion profonde. "Lisez du Fréchette, dit Halden, vous pourrez discuter, critiquer, peser la valeur des termes écoutez-en lire — surtout par un artiste — et vous oublierez tout, parce que sur le berceau de Fréchette, une fée a posé ces dons précieux: la chaleur et la vie."

Jules Claretie écrit dans la préface de la *Légende d'un peuple*, que c'est un livre qui ajoute un chapitre à une histoire littéraire

Et inconsciemment, en lisant cette épopée nationale, on se prend à penser que si Fréchette avait reçu la culture intense de la jeunesse romantique, notre poète eût sans doute figuré dans cette école littéraire comme une étoile de première grandeur.

En terminant, ma chère Marthe, permettez-moi d'exprimer une opinion. Il me semble que l'on devrait faire apprendre par cœur dans les écoles ces vers de la *Légende d'un peuple*. Les enfants n'en comprendraient peut-être pas toute la portée, mais ce serait quand même une semence de fierté et d'amour patriotiques, qui ne saurait manquer de s'épanouir un jour ou l'autre pour le plus grand bien de la Patrie.

MIREILLE

Pour parler français, il faut avoir dans l'âme un fonds de noblesse et de sincérité.

LOUIS VEUILLOT

Joyeux Noël

"Terre, écoute, cieux, prêtez l'oreille, voici qu'un Sauveur vous est né".

Marie enveloppa de langes son divin enfant et le coucha dans une crèche...

"Ainsi, dit saint Bernard, une étable est son palais, son trône est la crèche, Marie et Joseph forment toute sa cour!"

"Celui qui daigna naître dans cette obscurité, c'est le Verbe du Père Éternel, le Créateur de cet univers, la lumière du monde, la paix de la Terre."

Noël rural

"Ceux-là qui sont sensibles à la poésie d'une nuit de Noël, ne peuvent pas se désintéresser de l'église, de la vieille maison d'où cette poésie se répand sur le village. Le jour où le clocher s'écroulerait, cette poésie disparaîtrait avec lui."

Maurice BARRÈS,
de l'Académie française

JOYEUX NOEL A TOUS LES LECTEURS DE L'OISEAU BLEU

Propagande! Propagande! Propagande!

La vogue de l'*Oiseau bleu* grandit; le tirage qui ne cesse de monter chaque mois en est la preuve. Le courrier volumineux que le Directeur reçoit chaque jour le prouve aussi. Remerciements sincères à tous les propagandistes, à tous les dépositaires et à tous les abonnés.

L'*Oiseau bleu* de 1932 réserve des surprises à ses lecteurs. Dès janvier prochain, de nouvelles rubriques rendront ses pages de plus en plus variées et de plus en plus instructives.

Le Directeur est tout heureux d'annoncer qu'une rubrique sera réservée aux *Cercles des Jeunes naturalistes* dont la fondation a été suscitée par une enquête de M. Louis Dupire, rédacteur au *Devoir*, avec la collaboration distinguée du R. F. Marie-Victorin, des E. C.

La chronique des C. J. N. dans l'*Oiseau bleu* relèvera de la *Société canadienne d'Histoire naturelle* par sa filiale la *Commission des cercles des Jeunes naturalistes*.

La direction en sera confiée à Mlle Marcelle Gauvreau.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'OISEAU BLEU

Jeunes lecteurs et lectrices, prenez part au nouveau concours annoncé dans l'*Oiseau bleu* de novembre dernier. De jolis prix récompenseront votre travail et vos efforts.

COUPON DE CONCOURS

A découper et à envoyer à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, avec votre réponse au concours. Donne le droit de présenter un manuscrit seulement à ceux qui ne sont pas abonnés à la revue.

Décembre 1931

L'étréenne qui vient du ciel

JUSQU'À cette année malheureuse, Lisette n'avait pas eu de grande épreuve. Ses quinze ans finissaient. Elle pensait au cadeau qu'elle réclamerait pour sa fête, quand un soir, en rentrant du couvent, elle surprit sa mère en larmes.

Brusquement, elle apprit la catastrophe.

—Ton père a perdu sa position. La maison X est en faillite.

Mais elle ne s'affligea pas tout de suite. Elle dit d'un ton protecteur :

—Pourquoi pleures-tu, ma pauvre maman.

Il va se replacer, un homme comme papa...

—En ce temps de crise, il peut chercher longtemps...

Lisette, avec l'égoïsme naturel à son âge, s'était réfugiée dans sa chambre. Et là, elle imagina tout ce qui allait arriver. Comme l'ombre du soir d'automne envahissait déjà la pièce, une grande détresse l'oppressa. Elle se sentait au bord d'un abîme, et poussée par des mains implacables. Était-ce un cauchemar ?

Ce temps de crise. Cette phrase, on la chantait dans ses oreilles depuis des mois, mais jamais elle ne s'y était arrêtée. Tous les jours, les journaux annonçaient des faillites qui l'avaient laissée indifférente. Soudain elle comprenait que chaque faillite avait apporté ailleurs des larmes, du désespoir, de la misère. Pour la première fois, les souffrances du monde trouvaient en elle un écho. Et c'était affreux, endurer son épreuve, et s'affoler en plus pour les douleurs tout à coup réelles de toute la terre. De ses grands yeux, elle regarda suppliante son crucifix. Et elle demandait pourquoi.

—Pourquoi ?

—Parce que, lui répondait ce qu'elle savait en religion, en catéchisme, vous avez tous été créés et mis au monde pour connaître Dieu, l'aimer, le servir; parce qu'il faut gagner le ciel à la sueur de son front; parce qu'il y a en ce bas monde beaucoup plus de mal que de bien; que la souffrance est nécessaire; qu'elle élève l'âme, quand on la supporte bien... Oui, les religieuses au couvent vous disaient tout cela. Et les religieuses étaient religieuses pour prier, pour réparer le mal, et faire, en somme, que la vie soit un peu moins cruelle, grâce à leur expiation pour les fautes des autres...

Comme Lisette était une élève docile, raisonnable, elle n'eut pas l'idée de se révolter, et regardant de nouveau son petit crucifix d'ivoire, elle eut confiance.

Mais, brutaux, les faits étaient là.

Son père avait perdu son emploi. Il travaillerait jusqu'au samedi, et ensuite, ils n'auraient plus d'argent. Lisette était l'aînée, et cinq enfants la suivaient, de douze à deux ans.

Elle retourna trouver sa mère. Jamais la question d'argent ne l'avait occupée. Elle n'avait jusque là manqué de rien. Si parfois on lui refusait quelque chose, avec son caractère heureux, elle oubliait vite, et d'ailleurs, par hasard, elle n'avait jamais été exigeante. Ses parents lui avaient si souvent dit: "Il y en a trop d'autres, après toi, nous ne pouvons pas t'accorder ça"... qu'elle était instinctivement raisonnable.

Mais que deviendraient-ils tous ? Y avait-il, — à part sa confiance en Dieu, — quelque chose à quoi se raccrocher ?

—Maman, avons-nous de l'argent à la banque ?

—Oui, sûrement, et il y en a de plus malheureux présentement. Mais nos quelque centaines de piastres seront vite épuisées, avec notre gros loyer, notre grosse famille, si ton père ne se replace pas d'ici deux mois. Tu vas bien prier, ma petite Lisette ? C'est si affreux pour ton pauvre père. Si vous étiez tous un peu plus vieux, ce serait moins terrible, il ne serait pas seul à porter la charge, vous pourriez aussi chercher du travail... Ce qui me console, Lisette, c'est que nous n'avons pas un sou de dettes. Vous vous êtes parfois lamentés, Pierre et toi, parce que nous refusions d'acheter un radio à la semaine, comme les autres... et parce que nous gardions notre vieil ameublement de salle à manger... Remercie le bon Dieu aujourd'hui que nous ayons préféré faire des économies...

C'était à la fin d'octobre. Lisette se mit à prier avec un ferveur qu'elle n'avait pas autrefois. Comme son avocat auprès de Dieu, elle choisit saint Joseph, parce qu'elle avait entendu dire qu'il s'occupait volontiers des affaires temporelles. Après sa classe, chaque mercredi, elle quittait furtivement ses compagnes et se rendait à pied, d'Outremont, jusqu'à l'Oratoire de la Côte-des-Neiges. Elle arrivait trop tard pour le salut, mais elle voyait défilier la foule qui revenait et les visages plus malheureux que le sien. Elle priait, suppliait saint Joseph de l'exaucer, de faire qu'au moment où elle l'implorait, son père justement trouvât ce qu'il cherchait.

Hélas, chaque mercredi, elle rentrait moitié exaltée par une confiance vive, moitié étouffée par l'appréhension. La maison était toujours

triste. Rien de providentiel n'était survenu. Son père voyait en vain tous ceux à qui il avait déjà rendu service. Partout les affaires étaient dans le marasme. Aucun espoir ne venait à l'horizon. Lisette admirait sa mère qui gardait son mystérieux courage, sa sérénité. Elle assurait qu'un bon moment une situation serait trouvée. Elle remontait son mari, parvenait à le faire rire en lui racontant les économies prodigieuses qu'elle avait réalisées. Ils vivaient avec rien depuis déjà des semaines. Elle l'intéressait aux toilettes qu'elle confectionnait pour les petites dans des robes mises au rancart au temps de ce qu'elle appelait leur splendeur. En examinant leur livre de banque, ils constatèrent qu'un chèque de cent piastres donné depuis deux mois n'avait pas encore été retiré. Avec ce surplus, leur petit capital avait moins mauvaise mine.

Lisette admirait, découvrait le caractère si brave de sa mère. Mais parce qu'elle soupçonnait ce qu'il cachait de chagrin et d'inquiétude, à chaque retour de l'Oratoire, renfermée dans sa chambre elle avait un moment de fureur, frappait du pied. Saint Joseph était sourd. Saint Joseph ne répondait à aucune de ses suppliques. Elle se promettait de ne plus le prier, puis, persévérerait.

Des pauvres défilaient aux portes. On ne parlait plus que de chômage.

Mais ces hommes qui avaient faim et pouvaient demander, Lisette les trouvait moins à plaindre qu'eux. Son père, sa mère, ses frères et sœurs, qui les nourrirait? Va-t-on à la Saint-Vincent-de-Paul quand on habite avenue Outremont?

Lisette pleurait maintenant souvent, le front contre la vitre, des soirs entiers, pendant que la triste pluie de décembre frappait aux fenêtres. En ville les magasins avaient leur aspect de fête. Les trois petits à la maison attendaient innocemment le bonhomme Noël. C'était navrant. Ils ne savaient rien. S'ils avaient su, ils n'auraient pas compris. Quand Lisette les entendait, elle menaçait saint Joseph, le trouvait cruel, lui promettait de ne plus jamais l'implorer si... si son père n'avait pas encore de situation à Noël. Elle soupçonnait que l'argent diminuait de plus en plus rapidement à la banque. Son père avait perpétuellement un visage inquiet, un peu de terreur au fond des yeux, et c'était épouvantable de le voir essayer de sourire et de montrer de la confiance avec son visage si changé. Comme il était homme, un peu de scepticisme se mêlait à sa foi. Il ne croyait pas au miracle et le découragement l'envahissait.

Lisette, ses moments de révolte passés, avait tout de même continué sa grande neuvaine à l'Oratoire. Seulement, le neuvième mercredi, en revenant, elle n'avait plus cette exaltation

des soirs où elle avait espéré, en arrivant, trouver la bonne nouvelle. Il neigeait. Noël viendrait dans quelques jours. Les petits n'auraient que des jouets du magasin de quinze cents. Dans la rue noire, elle buvait ses larmes tout en marchant. Comment tout cela finirait-il?

—C'est toi Lisette?

Comme la voix de sa mère est joyeuse. Est-ce que? Lisette reçoit un coup au cœur. L'illumination, si le bonheur était revenu. Elle se contient. Elle répond d'un ton encore triste:

—Oui maman, c'est moi.

—Viens vite.

C'est cela. Le miracle est arrivé. Son père a un emploi. Des garanties. Merveilleux. Sa mère achève:

—Le prodigieux, c'est que samedi, les four-nisseurs payés, nous n'avions plus le sou...

—Maman!

—Lisette!

Elles s'embrassent. Lisette tout à coup doute. Avant, quand le malheur est venu, elle a d'abord cru que c'était un cauchemar. Aujourd'hui, parce que le bonheur revient, elle a peur de rêver.

—C'est sûr, c'est vrai?

—Pour ça, oui. En réalité, ton père est entré chez D... depuis lundi.

Mais il n'a voulu le dire que son contrat signé. C'est fait. Pour cinq ans. Lisette, dis-moi donc ce que tu veux pour le jour de l'An...

—Ah! rien, maman, j'ai assez de ça...

Elle pleure de joie plus qu'elle n'avait pleuré de peine...

A six heures, sous le dôme jaune, autour de la table où la famille est réunie, sans que personne n'ait rien dit, il y a une atmosphère de fête. Le rire des petits ne fuse plus sans écho. Les grands s'y mêlent.

Mais au fond d'elle-même, Lisette exaltée, trépidante, dit sans trêve:

—Merci, saint Joseph; merci, mon Dieu. Toute ma vie j'aurai confiance, maintenant, toute ma vie, je vous le promets... je saurai qu'après la grande épreuve vient la consolation.

Michelle LE NORMAND

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous envoyiez, chers amis, dix lignes de votre écriture sur papier *non réglé* et de votre *composition personnelle*, le tout, accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: SOEUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
MONTRÉAL, P.Q.

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés

Mon père avait bien des moutons

Chanson de bergère



Mon père a-vait bien des mou-tons, Dont j'é-tais la ber-gè-re,
Dont j'é-tais la ber-gè-re dondaine don don, Dont j'é-tais la bergère. don.

Noté par J.-B.-A. Tison

— 2 —

*Un jour en les menant au champ
Les loups m'en ont pris quinze (bis)
Dondaine, dondon,
Les loups m'en ont pris quinze, don.*

— 3 —

*Trois cavaliers passant par là,
Tous les quinz', les ramènent, (bis)
Dondaine, dondon,
Tous les quinz', les ramènent, don.*

— 4 —

*En vous remerciant, messieurs,
On vous paiera vos peines (bis)
Dondaine, dondon,
On vous paiera vos peines, don.*

— 5 —

*Quand nous tondrons nos moutons,
Vous en aurez la laine (bis)
Dondaine, dondon,
Vous en aurez la laine, don.*

NOTE.—De cette gentille "pastourelle" nous avons deux versions, l'une provenant de Lélise Chatel, veuve de Célestin Boyer, âgée de 76 ans et qui l'apprit dans sa famille, à Valleyfield; l'autre nous a été chantée par Jean-Mathias Lemieux, de Cap-Chat, en Gaspésie, où il l'apprit de son père vers 1885. Les deux versions diffèrent peu. Nous avons adopté, pour cette fois, la mélodie de Mme Boyer et les paroles de M. Lemieux.

E.-Z. MASSICOTTE

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

Vêtements d'hiver

1. Lucie ainsi vêtue peut-elle affronter le froid? — Sans doute; elle a un *manteau* fait d'un chaud tissu, un *béret* de drap et d'épaisses *jambières*.

Q. Les vêtements amples sont-ils plus chauds que les vêtements ajustés? — Oui, surtout s'ils sont serrés par le bas, parce qu'ils emprisonnent une couche d'air sur le corps. L'air, étant un mauvais conducteur de la chaleur, empêche celle-ci de s'échapper du corps.

2. Que tient Jeanne dans ses mains? — Un gros *tapon* de neige. Ses gants lui protègent les mains contre le froid.

3. De quoi est revêtue Claire? — D'un manteau en *tissu lainé*.

Q. Quel est l'avantage des vêtements de laine? — Ils sont les plus souples, les plus élastiques et les plus moelleux. Ils garantissent contre la chaleur excessive et contre le froid. Dans l'espace qui sépare leurs poils frisés, ils emprisonnent une couche d'air formant un écran protecteur.

4. En temps de neige humide ou de grésil, quel manteau convient-il de porter? — Un *manteau de pluie* ou *manteau imperméable*. Ceux qui sont en toile caoutchoutée sont les plus légers.

5. Comment se nomme un paletot de fourrure? — Une *pelisse*.

Q. Avec quelle fourrure fait-on ordinairement ces paletots? — Il y en a en mouton de Perse et en castor, mais ils coûtent très cher; il y en a de plus communs en peau de buffle, en chat sauvage, en chien danois, en chèvre. Une "peau-de-bique" est un pardessus en peau de chèvre.

6. En quoi est ce *bonnet de fourrure*? — En mouton de Perse; le rabat et la visière sont ajustables, c'est-à-dire qu'ils peuvent être levés ou abaissés.

7. Quel est le nom de cette jolie coiffure? — Une *toque*.

8. Qu'est-ce qui fait l'ornement du manteau de Germaine? — Le *collet* et les *parements* de fourrure.

9. De quelle matière ont été faits le *veston* et le *serre-tête* de ce jeune homme? — De *simili-cuir*.

10. Qu'a de particulier cette casquette? — Son *rabat* peut tout à la fois servir de *cache-oreilles* et de *couvre-nuque*.

11. Ce genre de bonnet a-t-il un nom? — C'est une *toque*.

12. Quelle est cette partie du vêtement d'Eliane? — C'est un *cache-nez*; à cause de sa forme, on l'appelle *cache-nez tubulaire*.

13. Quel est le nom de ce vêtement? — C'est un *mackinaw*.

14. Et de cette coiffure? — C'est un *bonnet-tricot*.

15. Pourquoi les Français appellent-ils ce genre de chandail un "pull-over"? — Parce qu'on l'enlève en le tirant par-dessus la tête.

16. De quel vêtement en simili-cuir est revêtu ce jeune homme? — D'un *coupe-vent*.

17. Cette sorte de veston a-t-elle un nom? — C'est une *vareuse*.

18. Comment désigne-t-on ce pardessus? — C'est un *pardessus de ville*.

19. Pourquoi appelle-t-on ce costume d'enfant "ourson"? — Parce qu'il donne un peu cette apparence à l'enfant qui le porte.

20. Comment les Français appellent-ils cette chaussure caoutchoutée et fourrée portée par ceux qui marchent dans la neige? — Un *snow-boot*. Nous disons ici plutôt *couvre-chaussure*.

— 21. Que porte Lucien? — Un *veston-tricot*.

22. Quelle différence y a-t-il entre un *gant* et une *mitaine*? — Le gant couvre la main et chaque doigt séparément; la mitaine n'a pas de doigts, excepté pour le pouce. Nous avons ici un *gant de sport*, une *mitaine* et un *gant de travail*.

23. Qu'a de pratique le *suroit* ou *chapeau imperméable*? — C'est une coiffure pour les jours de pluie.

24. Comment appelle-t-on ce long manteau hydrofuge? — Un *imperméable*.

25. Quant à la couleur, quels vêtements sont les plus chauds en hiver? — Les vêtements de couleur foncée.

26. En quoi est cet *imperméable*? — En toile noire huilée. Il a l'avantage d'être très léger et d'occuper bien peu de place.

27. De quoi est coiffé ce jeune homme? — Bien qu'il porte un vêtement d'hiver, il est coiffé d'une casquette légère, dite *casquette d'été*.

28. Énumérez les parties du complet de ce garçon. — Il a un *gilet* et un *veston droits* et une *culotte bouffante*.

29. Quelle est cette fourrure? — C'est un *renard monté en cravate*.

30. Quel est cet ornement fixé aux manches? — C'est un *parement*.

L'abbé Etienne BLANCHARD

VÊTEMENTS D'HIVER



Noël! ô grande Nuit!

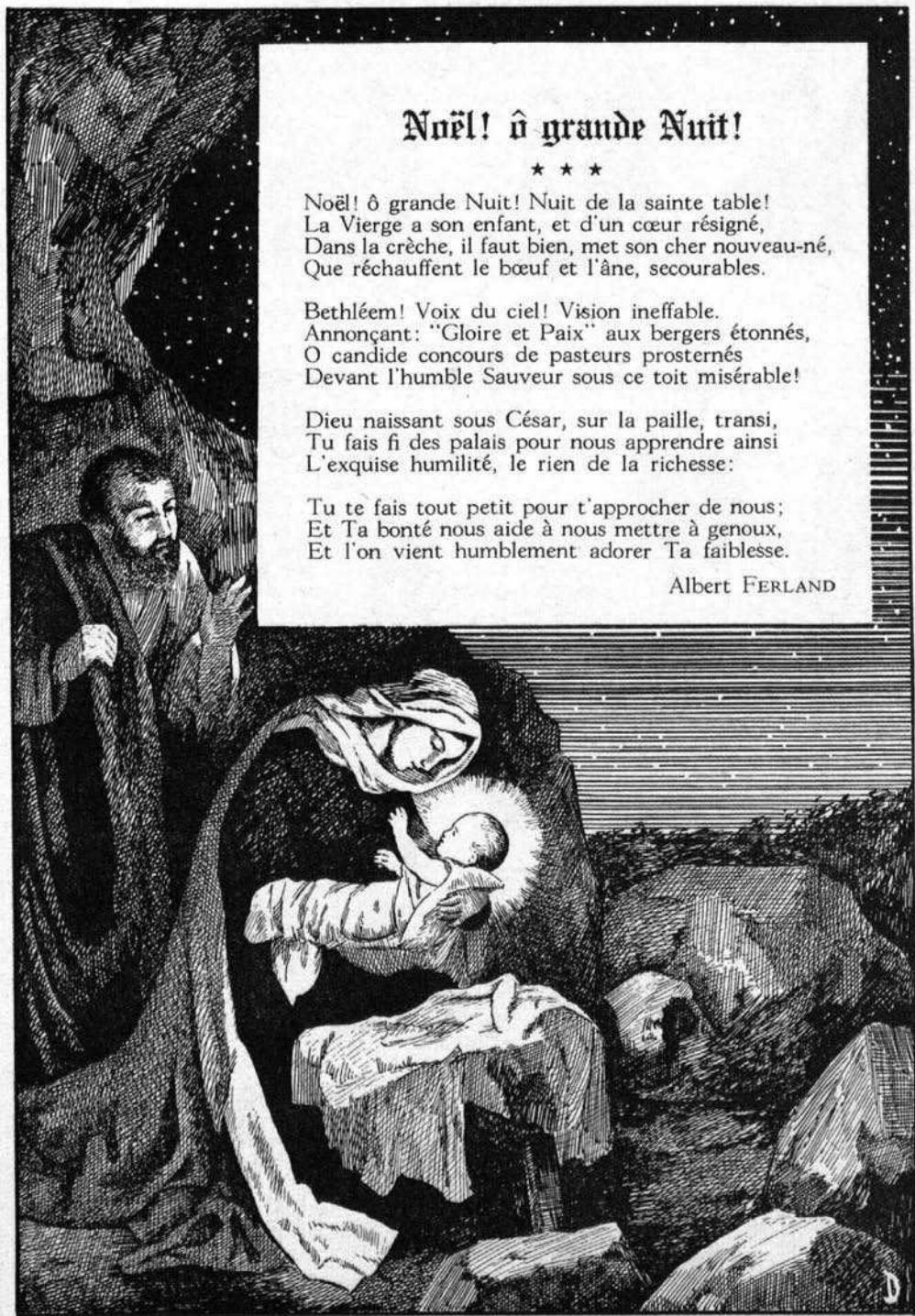
Noël! ô grande Nuit! Nuit de la sainte table!
La Vierge a son enfant, et d'un cœur résigné,
Dans la crèche, il faut bien, met son cher nouveau-né,
Que réchauffent le bœuf et l'âne, secourables.

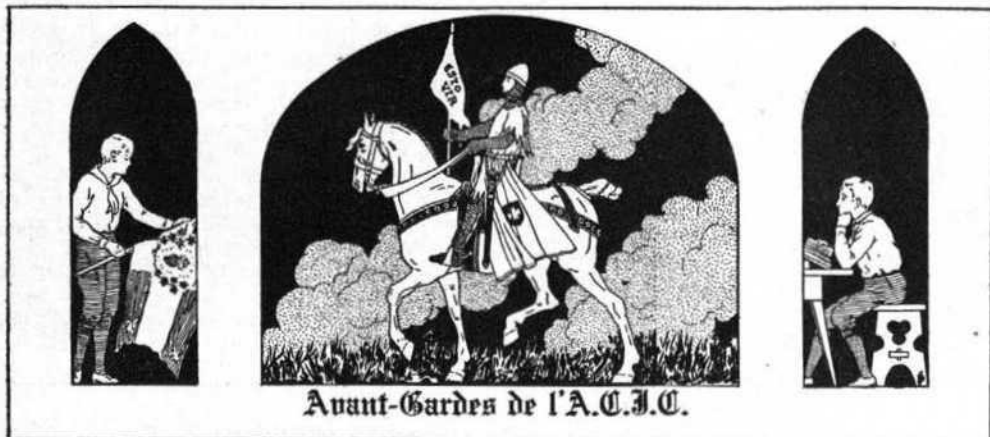
Bethléem! Voix du ciel! Vision ineffable.
Annonçant: "Gloire et Paix" aux bergers étonnés,
O candide concours de pasteurs prosternés
Devant l'humble Sauveur sous ce toit misérable!

Dieu naissant sous César, sur la paille, transi,
Tu fais fi des palais pour nous apprendre ainsi
L'exquise humilité, le rien de la richesse:

Tu te fais tout petit pour t'approcher de nous;
Et Ta bonté nous aide à nous mettre à genoux,
Et l'on vient humblement adorer Ta faiblesse.

Albert FERLAND





Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

DANS LES LAURENTIDES

Là-bas dans les Laurentides... beau titre à une histoire, n'est-ce pas, mes jeunes amis? Eh bien! écoutez. C'en est une. Cela s'est passé récemment au sein de cette belle région des Laurentides.

Je parie, tout d'abord, que vous ne connaissez pas les Laurentides. Nous, Canadiens français, nous sommes ignorants de notre propre pays; nous sommes lents et malhabiles à nous en assurer l'exploitation et la jouissance! Ces bois inépuisables, ces chutes écumantes, cavales harnachées pour l'électricité, ces innombrables lacs poissonneux, cet air salubre, en prenons-nous notre juste part, qui devrait être celle du lion? Mais voici mon histoire.

Il y a quelques semaines, je parlais de Montréal pour Mont-Laurier par un samedi pluvieux et froid. L'aimable compagnie d'un jeune avocat de Mont-Laurier et de sa famille tenait lieu de soleil et de beau temps.

Sa puissante Buick, sans broncher, par la plaine, puis à travers les monts, franchit les 172 milles de la route. Feuillage multicolore, mais déjà entamé, chaîne presque ininterrompue des lacs, pics lointains: toute la beauté de l'automne soupçonnée, mais voilée de gris et frissonnant de froid.

Le Nord recèle donc toutes sortes de biens.

Il comporte une richesse que plusieurs ne soupçonnent peut-être pas, pas plus que toutes les autres richesses des Laurentides. Ce sont les bonnes dispositions, l'hospitalité ouverte, les dévouements sans calcul de ceux qui y habitent: une richesse morale disposée à servir, à se prêter.

— Où est votre histoire? — La voici. C'est-à-dire que je la continue. Des jeunes, encouragés par leur évêque, Son Excellence Mgr Limoges, par le clergé et les laïques bien pensants, se préparent à recueillir ces énergies

et à les unir pour une œuvre durable et brillante. L'A.C.J.C. s'ouvre dans le nord-ouest de la province, à grands coups de dévouement et de hardiesse, un domaine. Une région acéjiste va surgir.

Un vétéran tenait bon depuis longtemps: le cercle Brunet du collège de Mont-Laurier. Nous lui devons en partie ce renouveau. Savez-vous, jeunes avant-gardistes, quel est le premier signe des promesses nouvelles, la première preuve que mon histoire n'est pas inventée, c'est la fondation de l'avant-garde Saint-Jean-Baptiste, de Sainte-Agathe. Le vendredi, 23 octobre 1931, le Comité central l'affiliait officiellement. Il la considère comme le gage valeureux et méritant de toute une vie acéjiste qui s'annonce et qui promet.

Il faut qu'avant longtemps on puisse raconter, et mille fois mieux que moi, de toutes nos régions franco-canadiennes, une pareille et si belle histoire.

Prosperité à la nouvelle avant-garde. Vivent les vaillants du nord! Leur œuvre est bonne.

VOIX DE L'ONTARIO

Nous recevons du collège du Sacré-Cœur de Sudbury la communication suivante. C'est une région d'avant-garde pour la religion comme pour la race que celle de Sudbury. Aussi nous comprenons et nous admirons l'entrain, le tranchant, la détermination que révèlent les trois rapports communiqués. Nos félicitations à ces lutteurs d'un poste lointain. Honneur et merci à l'avant-garde Saint-Stanislas du collège de Sudbury.

15 SEPTEMBRE 1931:

SÉANCE SPÉCIALE: réunion des anciens pour l'élection des nouveaux officiers. Nous comptons 24 membres, tous congréganistes. Nous prenons 7 abonnements à l'Oiseau bleu.

17 SEPTEMBRE 1931:

Première réunion. Le P. Modérateur renseigne les nouveaux sur l'avant-garde. Elle est éminemment une école où l'acéjiste futur se prépare. Là se trempent les chefs: cœurs d'apôtres, esprits large ouverts aux réalités, par-dessus tout des volontés prêtes à se compromettre, prêtes à vaincre, à tenir jusqu'au bout de leurs forces pour le triomphe d'une noble cause. Bref, l'avant-garde Saint-Stanislas veut être avant tout une école de caractère, de patriotisme en même temps qu'une école de fierté catholique.

Pour atteindre ce but tout membre devra s'engager à tenir les promesses suivantes:

- 1—être en tout et partout homme d'honneur;
- 2—être en tout et partout homme de devoir et de service;
- 3—être intéressé et prompt à l'étude;
- 4—ne pas tricher au jeu ni en classe;
- 5—ne pas inventer de fausses raisons pour excuser ses fautes, si on le reprend;
- 6—ne pas se dissiper hypocritement;
- 7—ne pas laisser punir un autre à sa place; se dénoncer, si c'est nécessaire;
- 8—combattre la gêne, forme bête du respect humain;
- 9—se conduire de telle façon que l'on puisse avoir confiance en lui surtout dans les moments critiques, où on ne le voit pas et où il a pour seuls témoins: Dieu et sa conscience.

Hoc fac et vives! et le pays aussi vivra. Vive l'ardente jeunesse qui prépare en elle-même l'avenir de son pays! Devenons grands, afin de grandir aussi notre pays.

1er OCTOBRE 1931:

Prière à sainte Jeanne d'Arc, patronne des Canadiens français de l'Ontario. Discussion: l'idéal, est-ce une *chimère* ou une *réalité*? Sujet difficile. Excellent débat quand même: exemples concrets, bien appliqués; développements personnels, ripostes au point. L'idéal n'est pas un record... mais une ascension morale continue. L'idéal n'est pas un simple mot; ce n'est pas seulement non plus la vocation: tout ceci peut être atteint et *totalemment*. L'idéal vrai ne peut jamais être pleinement réalisé ici-bas. Cependant, il faut prendre un idéal accessible, en partie du moins, car s'il n'était pas à notre main, nous risquerions d'agir dans le vide. Or, un homme d'idéal est justement un homme qui sait ce qu'il veut et qui tend sans cesse vers ce vouloir précis, défini d'avance. Un idéal suppose donc: une intelligence qui voit *net* son chemin et une volonté qui ne recule jamais d'un pas dans la montée. L'idéal et l'imparfait se repoussent. Et l'hom-

me est imparfait. D'où nécessité de tendre toujours vers le plus parfait, le meilleur. D'où nécessité en cette vie de poursuivre constamment notre idéal qui, en définitive, se résume toujours directement ou non à copier de plus près le Christ, l'Homme parfait.

CONCLUSION: grandeur incomparable de l'idéal. C'est un moyen de mettre en nous le plus de divin possible, de nous hausser jusqu'à réaliser le commandement du Maître: "Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait."

RÉSOLUTION: je me choisirai un idéal et j'y serai fidèle, coûte que coûte.

René CASTONGUAY, *secr.*

TOUJOURS NOUVEAU

Il y a des centaines et des centaines d'années que le mois de décembre nous revient; mais Noël, qu'il nous apporte, semble toujours nouveau. Noël, c'est la "nouvelle agréable" apportée chaque année à l'univers, nouvelle d'un Sauveur donné.

Je sais, jeunes amis, que Noël et l'octave qui suit cette fête, octave couronnée par le Premier de l'An, comportent aussi des réjouissances purement naturelles: étrennes, bonnes veillées, repas plus soignés, échange de souhaits. Tout cela est bien légitime et la plupart du temps d'une gaieté bien saine; mais enfin, n'oublions pas le caractère spirituel de ces beaux jours, les plus beaux de l'histoire du monde. Nos jeunes lecteurs voudront bien grand, selon leur âge, leur bas suspendu à la cheminée, leur gousset pour de bons billets de banque, que sais-je? Tous devront ouvrir tout grand leur cœur pour y recevoir l'Enfant-Jésus et dans ce berceau nouveau genre, l'entourer de la chaleur de l'amour chrétien et de l'harmonie d'une vie réglée.

Joyeux Noël et bonnes fêtes à tous.

Adresser toutes communications à

Avant-gardes de l'A. C. J. C.

60, rue Saint-Jacques ouest

Bureau 701, Montréal

AU CONSEIL DE LA REVISION

Le médecin major examinant un hercule:

—Taillé comme vous êtes, vous vous prétendez impropre au service?

—Oui, monsieur le major, j'ai fait beaucoup de places et je n'ai jamais pu rester nulle part comme domestique.



Courrier de la Fauvette

LE NOËL D'UN ORPHELIN

DING... dong... chante le joyeux airain du clocher de N... Minuit! Le ciel est bleuté, plein de flambeaux scintillants; une lune argentée ouvre un clair sentier sous les pas des piétons qui s'acheminent vers l'église en fête.

Noël! Noël! Gloria in excelsis Deo... Les dames, frileuses, cachent leur frimousse sous le moelleux de fourrures épaisses, tandis que des flocons de neige taquinent leurs cheveux frisés. Quelques voix enfantines se mêlent au crissement des pas sur la neige.

Il y a de la joie partout dans le cœur de tous, dans les chaumières dont les fenêtres laissent percer, tels de grands yeux, la clarté paisible de l'intérieur; dans l'âme des enfants réjouis par l'appât des pralines et des dragées dissimulées¹ sous les jouets qui ornent les verts sapins de Noël. De la joie, il y en a partout... partout... et pourtant...

La messe de minuit va bientôt commencer. Une dame s'apprête à gravir l'escalier de pierre de l'église, quand une voix jeune, plaintive, attire son attention.

—Madame, m'achèterez-vous, je vous prie, un journal? Il me reste dix exemplaires à vendre et ce soir, je n'ai guère fait fortune, allez!

Et pendant que la dame compatissante lui retient un journal en échange d'une pièce d'argent, le petit vendeur ambulante passe sa tristesse en chantant un air familier, mille fois redit quand la peine, cette intruse,² vient lui gonfler le cœur.

"C'est un enfant sans mère
Qui vient tendre la main,
Pitié pour sa misère!
J'ai grand peur de demain!"

"Ni père, ni frère, ni sœur,
Seul, dans la vie, je lutte
Pitié..."

—Gamin, que fais-tu là, à cette heure tardive? Les enfants de ton âge, depuis longtemps, sont couchés. Si tu ne rentres pas chez toi, je t'emmène et tu auras maille à partir avec moi, à cause de ton vagabondage.

Le petit, triste, les larmes pleines les yeux, lève la tête et aperçoit un gardien de paix. Un frisson court dans les membres de l'enfant.

—Monsieur, pitié... j'ai froid et je suis seul, seul... j'ai froid... je suis seul...

—Qui prend soin de toi? Où demeures-tu?
—Ma grand'maman est malade et je suis orphelin... Je suis vendeur de journaux et je n'ose rentrer à la maison sans le sou... La huêhe³ est vide et l'âtre⁴ est éteint... Pauvre grand'maman!

Le sergent de ville, père de huit enfants, a le cœur bon, vaillant, quoique la voix se fasse rude et sévère. Il passe rapidement la main sur ses yeux où une larme se fige à cause de l'intensité⁵ du froid.

—Eh! bien, petit... j'ai terminé ma tournée d'inspection. Je t'emmène chez moi... viens-tu? La famille est nombreuse, mais, il y a de la place pour un gars courageux comme toi. Ma femme prendra soin de ta grand'mère. Qu'en dis-tu? Ça te va?

L'enfant, ému, ne peut répondre. La joie, les larmes le rendent impuissant. La voix ne veut pas sortir de son gosier. D'un geste confiant, il met la main dans celle qui lui présente son père adoptif, tandis que son autre main laisse tomber les journaux sur le sol couvert de givre. Dieu donne un protecteur à l'enfant abandonné et la mère-grand trouvera réconfort, chaleur, gâterie pour les derniers jours de vie que le Maître lui accorde.

Cette nuit-là, à la maison où huit têtes éveillées attendent la venue de petit Jésus... et la distribution des jouets, l'on constate qu'un

frère d'une dizaine d'années a pris place au foyer... et le lendemain, l'on joue et l'on fraternise comme si le "frère nouveau" avait toujours été un "frérot de toujours".

Bien des années ont passé. La mort a fauché au foyer. Le père n'est plus et la mère courbe la tête vers la terre. Des huit enfants, trois sont devenus prêtres, l'aîné et la cadette sont petites Sœurs des Pauvres et les autres parachevent leurs études.

C'est Noël, ce jour-là... un Noël différent de celui qui fut le triomphe de la véritable charité fraternelle. Noël... Noël! Les enfants vont se grouper autour de la vieille maman. Tous vont venir, tous les huit; mais une place est vide, c'est celle de l'orphelin jadis recueilli. Ce qu'il est devenu? Dieu en a fait un évangéliste au royaume du Céleste Empire⁶. Là, parmi les jaunes, il dresse la croix du Christ. Là-bas, l'on a peine à accepter les deux traverses de cette croix qui ne demande qu'à encercler amoureusement les âmes païennes. Si un voyageur poussait une randonnée jusqu'en Chine, il verrait, là, entouré de gueux, d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants, un apôtre, jeune encore, ayant adopté la famille des âmes, la grande famille du Christ.

On peut le voir, la main levée, traçant sur les Chinois et vers l'occident⁷ qu'habitent les siens aimés, une bénédiction de paix et d'amour.

Cousine FAUVETTE

EXPLICATIONS: 1—cachées. 2—qui importe. 3—Coffre de bois où l'on serre le pain. 4—Foyer de la cheminée. 5—La morsure, la force du froid. 6—La Chine en Asie. 7—L'Ouest.

C. F.

Correspondance

Idealisme—Bonnes amitiés à ma nouvelle venue. Fauvette veut que vous trouviez chaleur et amitié dans le petit "coin du nid" qu'elle vous offre. Tous les oisillons sont heureux de saluer une bonne sœur. Bonjour.

Mlle Y. P. de Québec—Meilleures amitiés, malgré le silence que vous offre involontairement Fauvette bien occupée. Un peu plus tard, vous recevrez une longue missive, messagère de bonnes affections. En attendant, amical au revoir.

Guy—Vous recevrez le feuillet demandé. N'est-ce pas que vous le ferez circuler parmi

les compagnons de votre classe? Gardez-le, il est vôtre. Je vous bonjour cordialement.

Stella—Ne m'adressez pas ces revues que je sais intéressantes. Elles seront agréées par les malades de langue française de la Saskatchewan. Le Canadien national vous offre transport gratuit. Adressez au Rév. P. Jan, O.M.I. à l'Evêché, Prince-Albert, Sask. Merci.

I. M.—Amical bonjour à vous et aux vôtres.

Feu-Follet—Joyeux Noël à ma petite malade. Je vous irai voir dès que je le pourrai. Bonjour.

Diablotin québécois—Merci de votre affectueuse missive. J'y répondrai sous peu. En attendant, bonnes et nombreuses amitiés.

Jeannine—Vœux de bonheur, de santé, de succès. Puissiez-vous trouver des jours heureux parmi vos bambins à qui je souhaite succès. Bonjour et bonnes amitiés.

Abeille de Marie—J'envoie tous mes vœux aux amis de l'Oiseau bleu, malades, que j'aime et à qui je souhaite rétablissement prompt, si Dieu veut bien m'exaucer. Puisse l'Enfant de la Crèche vous combler royalement et répandre sur vous ses faveurs de choix. Joyeux Noël donc... là-bas!

Céline D.—Merci de la bonne lettre. Votre maman guérira, j'en suis sûre. Mes bambines prieront à vos intentions. Bonjour.

Annette M.—Comment va ma petite malade? Est-on du moins optimiste? Je l'espère, allez! Plus vous serez vaillante et gaie, plus vite, vous vous débarrasserez de la vilaine visiteuse qu'est Dame Maladie. Dieu a ses vues, à Lui, en vous atteignant en pleine jeunesse... Peut-être veut-Il que vous l'aimiez davantage et mieux? Bon courage et surtout soyez jeune fille optimiste. Bonnes amitiés.

Sœur Jeanne a fait parvenir les graphologies suivantes par courrier postal: Th. Rivet, *Assomption*; Gabrielle Lavoie, *Saint-Donat*; Jenny Ritchie, *Lussier*; A. Lagacé, *Montréal*; Maurice Brouillet, *Chambly*; Th. Poitras, *Stanstead*; Gonzague Gagnon, *Matapédia*; Yvonne Roger, *Plessisville*; Irène Gingras, *Rosemont*; Cécile Loiseau, *Ville-Marie*; Lucile Dubuc, *Stanstead*; Berthe Lafond, *Saguenay*; Gabrielle Cloutier, *L'Islet*; Juliette Pagé, *Charlesbourg*; Marie Gilbert, *Charlesbourg*; Annette Rice, *Chambly*; Rose-Emma Boutin, *Abitibi*. Sœur Jeanne salue bien amicalement tous ses intéressants correspondants.

C. F.

À L'ÉCOLE DES HÉROS

(suite)

CHAPITRE VIII

A LA MORT DU PÈRE JOGUES

Septembre s'annonça beau, en cette année 1646. Les Agniers, que diverses petites épidémies ravageaient encore et qui avaient terminé leurs maigres, bien maigres récoltes, relevèrent un peu la tête. Ils parlèrent de chasse. Les deux familles du Loup et de la Tortue s'organisèrent, puis s'enfoncèrent, par petites bandes, dans les bois voisins d'Ossernenon. Seule, la troisième grande famille ou tribu chez les Agniers, celle de l'Ours, demeura inactive et surtout d'humeur sombre. Des projets de vengeance, des idées de carnage et de sang circulaient parmi ses membres. Ce n'était pas de chasse au cerf, au sanglier, ou à d'autres bêtes dont on s'entretenait dans les tentes de ces sauvages, mais de chasse à l'homme, aux Français. Rien de précis ne transpirait encore cependant. Kiotsaeton, Le Berger et plusieurs autres capitaines considérables des Agniers quittèrent donc sans trop d'inquiétude leurs cantons réciproques. Charlot, bien entendu, avait suivi Kinaetenon et son oncle Kiotsaeton, chargé lourdement de tout le bagage du campement et des armes. Fort heureusement, les mauvais traitements des Iroquois n'avaient pas laissé de traces fâcheuses sur son corps délicat. Il avait dû demeurer alité les quinze premiers jours qui avaient suivi l'incident terrible du coffret du missionnaire, soigné avec dévouement, mais à l'insu de tous, par Kinaetenon. Le jour, celui-ci paraissait aux yeux de tous un maître exigeant, sans merci, pour un esclave malade, qu'il nommait hier encore son frère, son ami. Mais la nuit! Toute l'atmosphère de la tente s'en trouvait transformée... Charlot en avait parfois les larmes aux yeux. "Pauvre, pauvre Kinaetenon, disait affectueusement Charlot, si tu savais comme je te suis reconnaissant... Comme je tremble aussi parfois pour toi... Si on découvrirait ta secourable et loyale bonté!.. Je ne crains pas la mort, voyons. Ne suis-je pas un soldat?.. Abandonne-moi à mon malheureux sort.

— Mon frère a toujours tort de parler ainsi. J'ai promis, il le sait, à sa sœur aux cheveux de lumière, de le protéger, toujours, partout, jusqu'à la mort. Kinaetenon ne manque jamais à une parole donnée... Que mon frère boive de cette boisson rafraîchissante. Il dormira bientôt."

Souvent, Charlot se rebellait tout à fait. Il voulait fuir, courir sus aux Français, les avertir des dangers qu'ils couraient en s'aventurant jusqu'ici, à l'une quelconque des bourgades des Agniers. Surtout, il voulait écrire au Père Jogues, le mettre au courant de ce qui se passait à son sujet. Kinaetenon hochait la tête, négativement; il répétait, avec patience, chaque fois: "Mon frère ne peut et ne va rien entreprendre de tout cela. Ce serait la mort, et une mort atroce, pour lui comme pour... moi!.. Pourquoi ne pas se rassurer? Les vaillants capitaines Kiotsaeton et Le Berger surveillent les agissements de la famille de l'Ours... Puis, ces deux prisonniers algonquins, qui se sont évadés, il y a peu de jours, raconteront bien ce qui se passe, aussitôt arrivés chez eux.

— S'ils se rendent, Kinaetenon... Ils sont à demi morts de privations et de faim...

— Alors si mon frère veut que nous mourions, nous partirons dès demain...

— Oh! Kinaetenon, que dis-tu là? Moi, moi, je serais cause de ta mort... Oh! tais-toi, tais-toi! J'aime mieux endurer et n'espérer qu'en la Providence."

— Bien, mon frère recouvre la raison".

Un soir, cependant, Charlot, exaspéré par les quolibets des Iroquois, s'était retiré à l'écart. Kinaetenon n'avait pas paru de la journée, entraîné à la poursuite d'un gros gibier. Le jeune soldat feignit de dormir. Soudain, tout près, il entendit parler à voix basse.

— Tu parles encore trop haut, mon frère, disait l'un des deux sauvages, ce chien de Français fait peut-être semblant de dormir. Il est là, là, tout près... Regarde!

— Bah! que peut-il, même s'il nous entend?..

— Alors, tu dis que l'on s'est décidé à lever la hache de guerre dans la famille de l'Ours...

— Oui, oui, et cela tout de suite... Deux groupes de vingt hommes bien armés se mettent en route, demain...

— Mais qui t'a dit cela?

— Un Algonquin fuyard... Il est là à deux pas, mort... mais après avoir parlé...

— Ah! ...Que sais-tu encore?

— Un troisième groupe partira aussi, celui-là, par exemple, s'emploiera à la recherche expresse du Père de la prière et de ses compagnons, qui sont en route vers nous, paraît-il...

— Chut!.. Le Capitaine Kiotsaeton s'approche... Séparons-nous!"

Kiotsaeton venait, en effet. Il regardait à droite et à gauche. Apercevant Charlot, il

s'avança tout près et le poussa du pied. Charlot sursauta et fut aussitôt debout, respectueux et soumis.

—Où est mon neveu ? Pourquoi n'es-tu pas resté à ses côtés ? demanda le capitaine en fixant sur Charlot des yeux soupçonneux et dédaigneux.

—Le vaillant grand capitaine veut-il croire que je l'ignore... et le regrette... J'ai cherché mon maître longtemps avant de revenir.

—Que faisait Kinaetenon lorsque tu l'as vu pour la dernière fois ?

—Mon maître poursuivait un sanglier...

—Retourne dans les bois. Retrouve-le, puis reviens avec lui. Reste auprès de lui, toujours, tu entends ? Je ne puis te tolérer ici, sans lui... C'est ta faute, Français sans cervelle si mon neveu, si moi aussi, avons tant d'ennui avec nos parents, depuis quelque temps... Qu'avais-tu besoin de revenir chez les Agniers ? Vite ! Va-t-en !... Que mes yeux n'aperçoivent pas de sitôt ta face de malheur !

Fatigué, le cœur déprimé, la tête agitée par les pensées de révolte qu'y amenait l'attitude méprisante de Kiotsaeton, Charlot prit la route des bois. La nuit était belle, chaude encore, quoique l'on fut aux derniers jours de septembre. Bientôt, il entendit le cri accoutumé de Kinaetenon. Son ami Iroquois approchait. Il approchait et venait à la course. Charlot, les sourcils froncés, la bouche amère, les yeux mauvais, s'immobilisa tout à coup. Il laissa passer sans bouger le moins, Kinaetenon courant et criant toujours.

—J'ai ma chance de fuir, se dit Charlot, et cela, sans compromettre Kinaetenon. Je la prends... Je n'en puis plus. Plutôt mourir dans les bois !

Charlot s'éloigna à grands pas... Hélas ! il n'alla pas loin, poursuivi tout de suite par les deux Iroquois que Kiotsaeton avait chargés du soin de guetter les gestes de Charlot, depuis son départ du camp. Kiotsaeton, en bon sauvage, se méfiait toujours. Il s'était dit cette fois, avec raison, que si Charlot fuyait pour tout de bon, on l'accuserait de l'y avoir aidé, ayant été le dernier à lui parler... Hé ! sa mauvaise humeur contre le Français avait eu le pas sur sa prudence, sur sa raison même, Kiotsaeton ne le reconnaissait que trop...

Le pauvre Charlot avait donc été vite repris. Avant d'être ramené au camp à coups de bâton, on lui avait lié les mains derrière le dos. A peu de distance des tentes, on vit accourir Kinaetenon. Il semblait à la fois furieux et désespéré. Il éloigna brutalement les deux gardiens de Charlot, saisit celui-ci avec colère, l'invectiva, le renversa à terre d'un coup de poing, le frappa à plusieurs reprises de son fouet, puis le garrotta solidement aux genoux et aux pieds. Ceci fait, il le chargea sur son dos

comme une bête de somme, et reprit en hâte la route de sa tente. Les deux Iroquois, témoins de la scène de fureur de Kinaetenon, riaient et battaient des mains ; puis, à la course, eux aussi, ils retournèrent au camp rapporter tous les faits au Capitaine Kiotsaeton.

Sous la tente de Kinaetenon, le silence régna longtemps. Charlot se sentait épuisé, beaucoup moins physiquement que moralement... Et puis que voulait dire, pour lui, le mutisme de Kinaetenon ? Son ami ne l'avait, à l'arrivée, ni délié, ni ne lui avait offert quoi que ce soit. Il se tenait au fond de la tente, occupé à réparer une arquebuse

—Kinaetenon ? dit enfin Charlot...

Celui-ci ne répondit pas.

—Kinaetenon, de grâce, viens ici...

Le sauvage s'approcha, la figure irritée.

—Que veux-tu, ...traître, ah ! traître... finit-il sourdement.

—Non, Kinaetenon, je ne suis pas un traître. J'ai profité de ton éloignement, au contraire, pour fuir sans te compromettre.

—Je ne comprends pas ce que veut dire mon frère...

—Kinaetenon, regarde bien mes yeux, ils sont levés sans crainte vers toi. Je ne t'ai pas trahi...

—Pourquoi as-tu quitté le camp de mon oncle sans attendre mon retour ?

—Comment tu ne sais pas que le grand Kiotsaeton m'a ordonné d'aller à ta recherche... Il ne peut tolérer ma présence, ici... sans toi... il me l'a dit... Sur quel ton de mépris, mon frère !... J'en frémis encore... Il m'a accusé de tous les malentendus qui existent entre vous et vos parents... J'en suis la cause, la seule cause. Comprends-tu, Kinaetenon, que cela m'ait affolé, au point de fuir ?... Kinaetenon, tu me crois, dis ? Kinaetenon, mon frère, aie pitié...

—Je voudrais croire, mon frère, oh ! oui... Je ne le puis..., répondit le Sauvage, les yeux bas, les sourcils toujours froncés.

—Va trouver Kiotsaeton. Tout de suite. Demande-lui ce qui s'est passé. Tu verras que je te disais la vérité.

—J'y vais, en effet.

L'entrevue dura peu. Charlot vit revenir Kinaetenon un peu oppressé par l'émotion, la figure encore contractée, mais les yeux, les grands yeux expressifs du sauvage avaient recouvré la paix.

—Eh bien, Kinaetenon, demanda Charlot, t'ai-je trompé ?

—Non, répondit laconiquement le sauvage.

Il se pencha sur Charlot, et lui enleva tous ses liens. Pensif, il examina ensuite les traces des coups de bâton. En voyant sur le dos de Charlot les grandes raies sanglantes qu'y avait imprimées son fouet, il tressaillit,

puis se mit à secouer Charlot et à lui parler les dents serrées.

—Fou, fou que tu as été, mon frère, de fuir... Vois, ce que j'ai fait, ce que j'ai dû faire... Ne recommence pas, hein?

—Bah! tu me croyais un traître, tu m'as châtié en conséquence... Je ne t'en veux pas Kinaetenon.

—Un autre m'en voudra d'avoir douté de toi, ...de t'avoir maltraité... murmura le sauvage avec tristesse. Il appliquait alors, en disant ces mots une sorte de gomme réparatrice sur les blessures de Charlot.

—Le saurait-elle jamais, Kinaetenon?

—Comment, mon frère ne le lui dira pas, s'exclama avec joie le sauvage.

—Bien sûr que non, Kinaetenon. C'est entre toi et moi, va, tout ceci.

—Mereil.. Mon frère, en retour de ton silence, je promets de ...mourir plutôt que de douter de toi.

—Va pour la promesse, et donnons-nous la main, mon ami, l'incident est clos, n'est-ce pas?

—Un mot encore. Mon oncle veut que je te ramène à la bourgade, les mains liées... Il en sera de même chaque fois que je m'éloignerai avec toi. J'ai prié, supplié pour que l'on t'épargne cet affront... Inutile.

—Je me conformerai. Ne suis-je pas un esclave, ton esclave fuyard, mon frère? Mais... dis-moi, Kinaetenon, est-ce vrai que le Père Jogues est en route pour Ossernenon, et que la famille de l'Ours l'en empêchera, fût-ce au prix d'un meurtre?

—Comment sais-tu cela? répondit en tres-saillant Kinaetenon.

—Est-ce vrai, réponds?

—C'est vrai.

—Kinaetenon, comprends-tu mieux maintenant que j'aie voulu fuir... pour cela aussi, cet espoir de rencontrer et de sauver un de mon pays et de ma race. Et lequel d'entre ceux des miens? Un saint, un être tout de bonté, de douceur, de simplicité. Un élu de Dieu, de Dieu qui est notre grand Manitou à nous, Kinaetenon.

—Les capitaines Le Berger et Kiotsaeton vont tout faire pour sauver le Père... si on le ramène vivant ici. J'ai leur promesse.

—Si on le ramène vivant?... Mon Dieu!.. Kinaetenon, mon frère, je t'en supplie, partons, partons, dès demain, rendons-nous au lac du Saint-Sacrement, le grand lac ainsi nommé par ce bon Père, avant d'entrer en votre pays, tu le sais, nous l'avons admiré ensemble?

—Je me souviens... Mais si le Père n'est pas là, s'il est prisonnier déjà?

—Risquons cela, mon frère, risquons cela!

—Bien. Je vais en parler demain à mon oncle, et s'il...

—Demain et de grand matin, car il faut, il

faut que nous partions le plus tôt possible... Si ce n'était de ma grande fatigue... ce serait sur-le-champ...

—Non, mon frère doit dormir avant. Ses yeux s'agrandissent, ses joues ont du feu, la fièvre s'en vient.

—Oui, Kine... donne-moi la main... encore!.. Ah! ah! ah! qu'elle est rouge!.. comme celle de Caïn... Elle m'a bien battu cette main... Horreur, mon sang... mon sang... il coule sans arrêter sur ta main, mon frère... Non, non Perrine, tu te trompes, ce n'est pas lui mon ami qui m'a ainsi traité... Perrine, Perrine, je ne veux pas que tu lui en veules... Il est bon, Kinaetenon, mais fier et emporté... Mon frère, par pitié, sauve-moi de ce sanglier... Mon frère, ses yeux lancent des flammes... Ah! "

Et Charlot retomba sur son oreiller épuisé, agité de soubresauts durant quelque temps encore. Kinaetenon se coucha auprès de lui, en soupirant.

Ce ne fut que deux jours plus tard que Kinaetenon et Charlot purent s'éloigner de leurs compagnons, sous le prétexte de poursuivre un ours énorme, aperçu dans les environs. Kiotsaeton, mis dans le secret, vint les regarder partir et juger que ses ordres avaient été exécutés quant à Charlot. Oui, celui-ci avait bien les mains liées et une longue corde avait été passée à son cou. Kinaetenon avait rentré le bout de cette corde dans sa ceinture. Les Iroquois riaient et se moquaient de la posture humiliante de Charlot... Une roche aiguë atteignit celui-ci à l'épaule. Son sang coula... Enfin, Kinaetenon et Charlot disparurent dans la profondeur des bois.



Jamais voyage ne fut plus malheureux. De la pluie, du vent, une humidité pénétrante qui obligeait les deux amis à se coucher auprès d'un feu de sapin à moitié pris. Kinaetenon se montrait sombre, préoccupé. Charlot s'était

fortement enrhumé au lendemain du départ; il toussait à fendre l'âme durant ces nuits fraîches d'octobre. Il souriait des craintes de Kinaetenon à son sujet et refusait de se laisser soigner. Une seule pensée l'obsédait. Rejoindre le Père Jogues, le sauver du danger affreux, irrémédiable qui le guettait.

Enfin, l'on aperçut, un midi, tout miroitant de soleil et d'azur, le lac du Saint-Sacrement. Charlot poussa une exclamation de joie et serra la main de son compagnon.

—Nous y voici, Kinaetenon. Enfin! Si nous courrions un peu. La distance, d'ici aux bords du lac, serait plus vite franchie.

—Mon frère alors verra revenir son oppression... Pourquoi aller vite?... Oui, oui, nous y sommes, au lac, mais je ne vois trace d'aucun voyageur dans le lointain. Oh! oh!

—Qu'y a-t-il, Kinaetenon? interrogea tout de suite Charlot, plein d'inquiétude.

—J'aperçois des traces de pas près de ces grands arbres, là-bas, de nombreux pas...

—Alors, hâtons-nous. Plus tôt nous saurons, mieux ce sera."

Hélas! l'on comprit tout de suite ce qui venait de se passer là, il y avait quelques jours à peine. Une lutte horrible avait eu lieu, à l'ombre de ces arbres, près de ce bûcher en cendres. Tout indiquait même l'un de ces repas de véritables cannibales que se permettaient les sauvages. Des traces de sang se voyaient partout.

Charlot eut un eri bas et douloureux. Il apercevait un lambeau de soutane accroché à un arbre, tout raidi par le sang qui y avait séché. Il se glissa au pied de cet arbre et cacha engémissements sa tête entre ses mains. Kinaetenon à quelques pas, continuait à perquisitionner. Il s'approcha enfin de Charlot.

—Retournons, Charlot. Nous sommes arrivés trop tard. Qui sait? Nous rattraperons peut-être bientôt la bande qui a fait le coup.

—Kinaetenon, laisse-moi demeurer ici, quelques jours. Je veux retrouver les ossements du Père. Ils ne l'ont peut-être pas brûlé en entier... Je t'en prie.

—Le Père de la prière n'a pas été brûlé, ni tué, ni mangé... Que mon frère me croie... Je connais ces gens de la famille de l'Ours. S'ils ont torturé un peu le Père, ici, dans cet en droit désert, c'est bien tout. On l'a réservé pour un supplice public, après jugement des anciens de leur tribu.

—Tu as raison, sans doute, Kinaetenon. Partons...

—Mon frère se soutient à peine. Je vais le porter.

—Donne-moi le bras seulement. Je surmonterai ma faiblesse. Le salut du Père seul m'im-

porte. Arriverons-nous à temps à la bourgade, Kinaetenon? Pauvre Père, qui s'apitoiera sur lui?

—Mon oncle le capitaine Kiotsaeton et son ami, le grand guerrier Le Berger, vont tenir tête à la famille de l'Ours. Que mon frère espère encore!

—Merci, Kinaetenon. Tiens, cela va mieux. Marchons plus vite.

A une journée de distance d'Ossernenon, Charlot reprit son attitude servile. Kinaetenon s'opposa aux gestes obligeants de Charlot. Il s'irrita même de sa docilité. "Mais Kinaetenon, voyons, il faut bien que cela soit ainsi. Que dira ton oncle?"

L'Iroquois ne voulut pas en démordre, et se chargea de tous les bagages. La bonne volonté de Charlot ne trompait pas son œil connaisseur. Il voyait bien que le jeune soldat n'avait plus de forces... Il se proposait, de retour au camp, de le cacher à l'ombre de sa tente de le soigner, que celui-ci le veuille ou non...

Vers le soir, alors que l'on apercevait, à une distance équivalant à une heure de marche, la bourgade et ses feux allumés, Kinaetenon s'arrêta tout à coup. Il écouta. Il souffla à l'oreille de Charlot: "Quelqu'un vient! Halte!" Quelques minutes plus tard, un sauvage ami paraissait devant eux. On se salua gravement. Puis le nouvel arrivant offrit des provisions, que l'on mangea dans le plus grand silence, selon la coutume indienne. Le repas fini, les calumets allumés, les deux Iroquois causèrent, tandis que Charlot feignait de ranger non loin les effets de son maître.

Kinaetenon l'appela soudain.

—Enlève ces pistolets de ma ceinture. Charge-les, ordonna-t-il avec brusquerie... Non, non, fou, ne t'éloigne pas. Couche-toi à mes pieds, en bon chien que tu dois être.

—Ah! ah! ah! s'exclama le deuxième Iroquois, il va bien ton esclave... Quelle guenille de Français! Mais il est maigre, trop maigre. Il te faudra mieux le nourrir si tu veux le garder. Le fouet, les coups de pieds, doivent toujours être en proportion de la sagamité, va!

—J'entends mon frère, je l'entends, mais je le prie aussi de se mêler de ce qui le regarde, répondit Kinaetenon, la tête basse.

—Mon conseil est bon. Ce chien de Français se meurt...

—Silence! cria d'une voix tonnante Kinaetenon, qu'un observateur attentif aurait vu tressaillir des pieds à la tête. Qu'il crève s'il veut, entends-tu? Un esclave, peuh!..

Le silence régna entre eux durant quelques secondes. "Que se passe-t-il dans les illustres familles du Loup et de La Tortue? demanda d'une voix lente et blanche Kinaetenon.

—Hein? Mon frère ne sait donc pas quels événements considérables se passent en nos



cantons. Il ne sait pas que le Père de la prière a été repris, fait prisonnier et a reçu déjà quelques nombreuses caresses de la famille de l'Ours!.. On lui en veut à mort. Ah! ah! ah! et on entretient avec soin cette haine... Figure-toi, Kinaetenon, qu'un de ceux qui ont ramené Ondessonk(1) a voulu goûter à sa chair. Il lui en a coupé sur les bras, sur le dos. Il a dévoré le tout à belles dents, nous criant, en riant et en dansant: "Voyons, voyons, si cette chair blanche est une chair de manitou!" Le Père, qui a du courage, n'a pas plus bronché qu'un bon Iroquois, il faut l'avouer, il a même répliqué: "Non, je ne suis qu'un homme comme vous tous. Mais je ne crains ni la mort, ni les tourments. Pourquoi me faites-vous mourir? Je suis venu dans votre pays pour cimenter la paix, affermir la terre et vous montrer le chemin du ciel; et vous me traitez comme une bête fauve! Craignez les châtements du Maître de la vie". Ah! ah! ah! le réjouissant spectacle que tu as manqué là... mais vois donc, mon frère, ton esclave, il claque des dents et tremble même en dormant... Quand je te dis qu'il est malade... Que lui as-tu fait?

—C'est bon, c'est bon, laisse-le tranquille, répliqua vivement Kinaetenon, qui poussa du pied Charlot comme pour l'éveiller, car il le savait au contraire bien conscient et comprenait l'émotion qu'il éprouvait. Tiens, serviteur sans cervelle, prends cette couverture, couvre-t-en... Je l'exige. Tu as une lourde tâche à remplir, demain, en arrivant sous ma tente.

—Bah! il n'y arrivera peut-être pas, dit l'Iroquois.

—Que veut dire mon frère?

—Si la famille de l'Ours aperçoit cette nouvelle face de visage pâle, ton esclave n'ira pas loin... Je t'avertis, l'échafaud l'attend.

—J'ai seul le droit de disposer de ce corps, tout misérable qu'il soit.

—Mon frère sait bien que lorsque la famille de l'Ours lève la hache de guerre, plus rien ne compte, que la satisfaction de leur haine.

—Mon oncle Kiotsaeton et le vaillant chef Le Berger, où sont-ils donc? Que disent-ils de cette façon de si mal respecter le traité de paix avec les Français?

—La suite de mon récit va te le faire savoir... Mais reposons-nous un peu... Fumons."

Au bout d'une demi-heure, une demi-heure de supplice pour Charlot, l'Iroquois reprit ses confidences, de sa même voix lente. Au ciel, les étoiles commencèrent de paraître, et un vent plutôt tiède s'éleva et chanta dans les arbres. Mais à Charlot, la nuit si belle qui venait sembla lugubre comme une veillée funèbre. Il avait tenté plusieurs fois de se glisser doucement loin de Kinaetenon, ne rêvant qu'une chose, aller partager le sort du Père Jogues, de ce protecteur adoré de son enfance... mais Kinaetenon l'avait chaque fois dévigné et retenu d'une main de fer... et cela si adroitement que leur visiteur ne s'était même pas douté de cette lutte dans l'ombre.

Kinaetenon écouta la voix glapissante de son camarade, longtemps, sans l'interrompre. Celui-ci racontait la division qui existait dans le canton, au sujet du Père Jogues. Les familles du Loup et de La Tortue voulaient sauver les prisonniers, invoquant le récent traité de paix aux Trois-Rivières. La famille de l'Ours n'en voulait rien entendre et réclamait la mort, avec des cris, des injures et un tintamarre horrible.

Enfin, pour ne pas que la guerre éclatât entre les trois familles, un ancien avait proposé de remettre le sort des prisonniers blancs, car le Père avait un compagnon¹ avec lui, entre les mains d'une assemblée générale composée des anciens et des capitaines du canton. Cette assemblée se réunissait à Tionnontgen, dès le surlendemain, le 18 octobre.

—A Tionnontgen, dis-tu, mon frère?" demanda rêveusement Kinaetenon. Il s'amusa depuis quelques instants à faire, défaire et refaire quelques nœuds dans une corde qu'il tenait à la main. Soudain, en un geste rapide, il passa cette corde au cou de Charlot, puis, prenant son fouet, il le fit cingler non loin des oreilles de ce dernier.

(1) Jean de La Lande, natif de Dieppe, fut donné des Pères Jésuites.

(1) Nom que les Iroquois donnèrent au Père Jogues.

"Debout, chien, debout! Nous nous rendons à Tionnongen sur l'heure. Il me faut voir le capitaine Kiotsaeton."

Charlot ne bougea pas. Il regardait, mettant toute son âme suppliante dans ses yeux, son faux maître sauvage.

Kinaetenon frappa du pied. "J'ai parlé! Lève-toi. Faut-il que mon fouet parle plus fort que moi", Et ce disant, il le leva d'un air menaçant sur Charlot.

Celui-ci obéit alors, serrant les poings de douleur et de colère. Il comprenait le jeu de son ami. Tout valait mieux que le voisinage d'Ossernenon pour lui, en ce moment. Il chargea en soupirant tout le bagage sur ses épaules. Il chancela.

Quelle faiblesse extrême le tenait toujours! Kinaetenon s'approcha. Les sourcils froncés, il lui enleva son fardeau et le somma de marcher en avant de lui.

Le second Iroquois se mit à rire. "Ah! ah! ah! tu as méprisé mon conseil tout à l'heure, mais tu le suis maintenant, hein?"

—Oui, répliqua durement Kinaetenon. Je veux conserver à tout prix cet esclave pour l'humilier, le bien traiter ou le torturer, à ma guise. Il est à moi, bien à moi, et qu'on ne s'avise pas d'y toucher, tu entends?"

—Oh! quant à moi, dit l'Iroquois, riant toujours méchamment, tu en feras bien ce que tu voudras de cette vilaine peau d'esclave..."

A Tionnontogen, où l'on arriva dans l'après-midi du 18 octobre, l'assemblée battait son plein depuis le matin. Kiotsaeton et Le Berger avaient été d'une éloquence telle que le succès des familles du Loup et de La Tortue ne faisait plus de doute. En effet, au soleil tombant, vers les quatre heures, les anciens et les capitaines des trois bourgades des Agniers décidèrent de remettre les captifs en liberté. Le parti de la paix remportait la victoire.

Kinaetenon et Charlot, heureux du dénouement, se remirent en route, le lendemain, de grand matin. Ils partirent seuls, refusant de prendre part au festin à tout manger qui s'annonçait.

Charlot se sentait plus fort. Il ne pouvait croire au bonheur de revoir le Père Jogues, de recevoir sa bénédiction, de se confesser et de communier, grâce à sa présence au campement des Iroquois.

"Que n'es-tu chrétien, Kinaetenon? Tu es bon, juste, tu le mériterais.

—Nous en reparlerons plus tard, mon frère.

—Bien. Cela sera possible, en effet, puisque le Père Jogues sera en liberté. Il t'instruira, te convertira lui-même... Tu verras comme il est doux, clair et savant, le Père... Que je suis heureux de le savoir hors des griffes de la famille de l'Ours... Nous veillerons bien sur lui, cet hiver, n'est-ce pas Kinaetenon? Hé! hé! tu lui prêteras ton fidèle esclave, de temps

à autre, dis?"

—Quel flot de paroles coule de la bouche de mon frère, répondit Kinaetenon, en haussant les épaules."

Deux iroquois d'Ossernenon s'avancèrent en ce moment vers eux à la course. Leur figure respirait l'effroi. Ils regardèrent avec embarras Charlot avant de parler.

—Qu'y a-t-il? demanda paisiblement Kinaetenon, en faisant signe à Charlot de s'éloigner un peu.

—Il y a, dit l'un des Iroquois, que nous voulons savoir s'il est vrai que les captifs ont obtenu leur liberté, hier à Tionnontogen? Un Iroquois est venu à la course nous le dire tout à l'heure.

—Oui, répondit Kinaetenon. Cela est vrai.

—Ah! je me doutais bien que le groupe qui a comploté hier la mort immédiate du Père Jogues et de son compagnon savait qu'aujourd'hui il ne pourrait mettre son projet à exécution.

—Comment? On aurait tué le Père et l'autre Français sans attendre le retour des anciens?"

—En effet, le Père Jogues a été mis à mort d'un coup de hache, hier soir. On l'avait invité à souper pour mieux tromper sa confiance. En franchissant le seuil de la tente, un traître, posté derrière la porte, lui a fendu la tête.

—O Ciel! murmura Kinaetenon, en regardant tristement vers Charlot, qui marchait et fredonnait, non loin.

—Et son compagnon, continua l'Iroquois, a subi le même sort, ce matin. Les deux corps viennent d'être jetés à la rivière. Les têtes ornent notre palissade depuis quelques instants. Tiens, Kinaetenon, regarde ici... non, non, à ta droite... Hein! elles y sont bien, toutes deux?"

Kinaetenon, sous le choc de la sanglante vision, ne put retenir un faible cri de surprise et de peine. Hélas! qu'il eût voulu avoir gardé son impassibilité coutumière en voyant Charlot surgir, en un bond fou, près de lui. Durant quelques minutes, Charlot demeura immobile, les yeux affreusement dilatés, voyant tout, comprenant tout. Puis, sans un cri, sans un regard vers Kinaetenon, avec seulement un faible et douloureux soupir, il s'abattit aux pieds de son ami iroquois, privé de sentiment et le corps rigide, vraiment, comme celui d'un cadavre.

Les deux Iroquois, messagers de malheur, s'éloignèrent aussitôt, la tête basse. Kinaetenon se jeta sur le corps inanimé de Charlot. Des larmes lourdes et pressées tombaient de ses yeux. Il le rappellerait à la vie, oh! oui, coûte que coûte, ce Charlot, ce frère blanc qu'il chérissait de toute son âme et depuis l'enfance. Allons, vite, à l'œuvre! à l'œuvre!

Marie-Claire DAVELUY

(Fin de la première partie).

CONCOURS DE DÉCEMBRE 1931

1—Charade.

Mon premier est un accident géographique.
Par mon second, le nom d'une note est donné.
Par mon troisième aussi, quand il est retourné.
Mon tout est une *île* et *ville* magnifique.

2—Quel grand bienfaiteur de l'humanité s'éteignit en octobre 1931? Par quoi s'est-il rendu célèbre?

3—Corrigez s'il y a lieu.

a) J'ai *couleuré* mon album à dessin.

b) En *embarquant* dans le tram, j'ai failli tomber.

c) La *fille du téléphone* m'a répondu que la ligne *était busy*.

Observez bien, en envoyant vos réponses, les conditions suivantes:

Faire parvenir ses solutions au plus tard le 17 décembre, en y joignant le coupon de l'*Oiseau bleu* et en n'oubliant pas d'écrire ses nom et adresse, d'une façon bien lisible.

Adressez:

CONCOURS MENSUEL DE
L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Décembre 1931.

Montréal, P.Q.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE NOVEMBRE

1. Le serment du "test", sous le gouvernement absolu, au Canada, était un serment de fidélité au roi d'Angleterre; la formule de ce serment niait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et l'autorité du Pape.

2. A.-Basile Routhier. :

3. Bâche, lâche, mâche, tâche.

4. Le *plombier* est venu ici en salopettes.

b) Il me faut une clef anglaise.

Cinq cent quatre réponses à notre concours nous sont parvenues. Plusieurs concurrents ont oublié de répondre aux *quatre* questions posées; d'autres ont oublié, ô malheur! leur nom ou adresse. Nous sommes heureux de voir se grouper, plus nombreux, nos concurrents. A tous, nous offrons nos sincères félicitations et nous vous donnons "rendez-vous" fidèle pour la joute de décembre. Qui gagnera?

Le sort a favorisé

M. René Bélisle, 7^e année

Ecole Saint-Jean-Berchmans

5650, rue de Bordeaux, Montréal

Mlle Jeanne Charbonneau

Ecole de Lorimier, 2010, rue Masson, Montréal

M. Gaston Gagné

Causapsaal., Comté de Matapédia, P.Q.

Mlle Géraldine Davis — Chapleau, Ontario

Mlle Reinette Brown

Académie Saint-Régis

325, Main St., Berlin, N. H.

M. Robert Lauzière

95, Cumberland St., Woonsocket, R. I.

L'*Oiseau bleu* a adressé à chacun des gagnants un prix de 50 sous.

L'HISTOIRE
DE LA GRANDE GUERRE
(1914-1918)

La Guerre en images

vécue et racontée au jour le jour

Récits de combats et épisodes héroïques d'après le "Journal Officiel" et les journaux de l'époque.



Bel album fortement cartonné,
format 10 x 15, 190 pages.

Édition de la
Maison de la Bonne Presse.



En vente au

Service de Librairie du "Devoir"

430, rue Notre-Dame est, Montréal

Au prix de \$1.50 franco.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1931

A l'école.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	180
A l'école des héros.....	<i>Marie-Claire Dancluy</i> 73, 101, 129, 158, 180, 224, 255, 285	285
Au bord de la mer.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	148
Aurores Boréales.....	<i>Nérée Beauchemin</i>	33
Au temps de Ville-Marie.....	<i>L'Oiseau bleu</i>	170
Autour de la maison.....	<i>Alphonse de la Rochelle</i>	26
Avant-gardes de l'A.C.J.C.....	40, 68, 96, 124, 152, 184, 216, 248, 281	281
Belle bergère.....	<i>Lionel Lévillé</i>	123
Chloris et Adhémar.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	30
Claude.....	<i>Michelle Le Normand</i>	235
Concours mensuels.....	52, 76, 105, 132, 165, 190, 229, 261, 291	291
De prime abord.....	<i>Fauvette</i>	186
Divers aliments.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	212
Fins de blasphémateurs.....	<i>Louis Lalande, S.J.</i>	150
Goudrelles et chalumeaux.....	<i>Sucrier</i>	60
Jouets de fillettes.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	12
La bonne cuisinière.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	244
La caravane part.....	<i>Michelle Le Normand</i>	178
La ceinture fléchée.....	<i>Viator</i>	207
La chute Montmorency.....	<i>Viator</i>	195
La cloche de Kanatakwenté.....	<i>Pierre Sergine</i>	138
La fée du foyer.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	64
La forêt canadienne.....	<i>H. B.</i>	20
La leçon de nos monuments.....	<i>Etienne de Lafond</i> , 10, 38, 66, 94, 122, 147, 179, 211, 243, 270	270
La lecture.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	92
La Légende d'un peuple.....	<i>Miréille</i>	272
La maison du passé.....	<i>Albert Lozeau</i>	157
La musique.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	120
La Noël de Fra Felice.....	<i>Juliette Lavergne</i>	266
L'art d'écrire en une leçon.....	<i>Abel Hermant</i>	183
L'art de dormir.....	<i>P. C.</i>	247
L'art et ses services.....	<i>Etienne Robin</i>	87
La vieille horloge.....	<i>H. D.</i>	246
La Vierge à la crèche.....	<i>Alphonse Daudet</i>	9
Le cargo.....	<i>Michelle Le Normand</i>	209
Le combat des rats et des grenouilles.....		240
Le jeu des Rois.....	<i>Henri Bijou</i>	11

Le jour des mamans.....	A. de la R.....	116
Le Noël d'un orphelin.....	Fauvette.....	283
Le pèlerinage de Lisette.....	Michelle Le Normand.....	145
Le petit berger.....	N. Paradis.....	174
Les petits écoliers.....	Payse.....	202
Les oranges.....	J.-M. Villefranche.....	222
Les regards des enfants.....	Alice Lemieux.....	95
Les souhaits de l' <i>Oiseau bleu</i>	René Guenette.....	2
Le travail.....	L'abbé Etienne Blanchard.....	44
L'étrenne qui vient du ciel.....	Michelle Le Normand.....	275
Le village abandonné.....	Claude Melançon.....	47
L'Île Bonaventure et ses oiseaux.....	Claude Melançon.....	156
L' <i>Oiseau bleu</i> , messager de bonheur.....	Le Directeur.....	17
L' <i>Oiseau mouche</i>	Marie Sylvia.....	194
Lolotte et Chiffon.....	Michelle Le Normand.....	118
L'origine de quelques expressions populaires.....	P. C.....	100
Lorsqu'on baptisait trois fois.....	Roger du Vernay.....	84
Lucas, Médor et Perruchette.....	Fauvette.....	98
Maïnia et Gina.....	Fauvette.....	350
Ma petite aiguille.....	Fauvette.....	42
Maxime Trahan.....	Marie-Rose Turcot.....	220
Mes cahiers.....	Honoré d'Arles.....	222
Montcalm.....	Mireille..... 16, 46, 72, 85, 128, 160, 182,	214
Nestor et Piccolo.....	Marie-Rose Turcot.....	62
Noël, ô grande Nuit.....	Albert Ferland.....	280
Nos Chansons populaires.....	E.-Z. Massicotte 5, 29, 61, 88, 117, 144, 176, 208, 236, 239, 277	
Nouveau concours de l' <i>Oiseau bleu</i>	Le Directeur..... 8, 106, 141, 164, 178, 203,	238
Plaisirs d'hiver.....	René Guenette.....	27
Quatre voleurs dans la Berline de M. le Curé.....	Marie-Rose Turcot.....	171
Quelques sanctuaires de conservation au Canada.....	Claude Melançon.....	252
Qui de vilain devint Seigneur.....	Juliette Lavergne.....	82
Sainte Cécile.....	Emile Nelligan.....	234
Sainte Jeanne d'Arc.....	Juliette Lavergne.....	114
Satiété.....	Michelle Le Normand.....	89
Sciences et voyages.....	Etienne Robin..... 6, 50, 86	
Sœur et Frérot.....	Z. D.....	91
Stella Maris.....	Fauvette.....	126
Un protecteur aimé.....	Fauvette.....	70
Une découverte canadienne.....	Claude Melançon.....	18
Une petite âme du bon Dieu.....	Fauvette.....	218
Vacances.....	Fauvette.....	154
Vers Bethléem.....	Fauvette.....	14
Vêtements d'hiver.....	L'abbé Etienne Blanchard.....	278

Les précurseurs de la "Sauvegarde"



LE COMTE DE FRONTENAC

Louis de Buade naquit en 1622 à Saint-Germain-en-Laye.

Il était jeune lorsqu'il embrassa la carrière militaire. A 17 ans, il est muni d'un grade dans l'armée du Roi. Colonel de cavalerie au régiment de Normandie pendant 11 ans, il sert en France, en Allemagne et en Italie.

Il épousa le 28 octobre 1648 Anne de la Grange-Trianon de Neuville.

Le Roi le choisit le 16 avril 1672 comme gouverneur général de la Nouvelle-France, parce qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter dignement de cette charge.

Il occupa cette fonction pendant 10 ans. Des démêlés avec l'évêque de Québec et d'autres personnages importants de la colonie nécessitent son rappel à Paris. Ses successeurs ont à faire face à des ennemis de plus en plus nombreux, de plus en plus agressifs. Le sort du Canada est en jeu et le Roi, pour sauver sa colonie, nomme gouverneur pour un second terme le comte de Frontenac qui revient au Canada le 15 octobre 1689.

Dès l'année suivante, l'amiral Phipps vient assiéger Québec. On connaît la fière réponse de Frontenac au délégué officiel de l'amiral: "Allez dire à votre maître que je n'ai pas de réponse à lui faire que par la bouche de mes canons; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme tel que moi..."

Frontenac était brave, courageux, persévérant, il avait le sens des affaires. Mais son caractère hautain lui suscita beaucoup d'ennemis.

Il mourut le 28 novembre 1698, après avoir reçu tous les secours de la religion. Le Père de Charlevoix lui a rendu ce témoignage que "la Nouvelle-France lui devait tout ce qu'elle était à sa mort".

Voilà ce que peuvent le courage, le travail et la fermeté. Une leçon se dégage de la vie de Frontenac: la prévoyance assure l'avenir contre toutes les incertitudes.

La famille canadienne-française sera bien protégée si son avenir s'appuie sur une bonne police d'assurance. *La Sauvegarde*, société essentiellement canadienne-française, peut fournir aux pères de famille canadiens-français les contrats d'assurance dont ils peuvent avoir besoin. Pour tous renseignements, qu'ils consultent donc

"LA SAUVEGARDE"

ASSURANCE-VIE

152, rue Notre-Dame Est

MONTREAL

Cartes de fêtes

Notre assortiment de cartes françaises pour Noël et le Jour de l'An gravées, lithographiées et coloriées à la main a été augmenté considérablement et vous trouverez chez nous le plus grand choix de cartes artistiques d'un goût très délicat rédigées surtout en bon français, dessins et genres nouveaux, cartes unies ou de fantaisie, joliment finies d'un noeud de ruban et fournies avec enveloppe. Nous les avons aussi en anglais.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Nous imprimons sur commande les

CARTES PERSONNELLES

pour Noël et le Jour de l'An avec nom et adresse. Tous renseignements supplémentaires seront fournis sur demande.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Nous avons un grand choix

d'ALMANACHS

français et canadiens

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Aussi une très grande variété de

CALENDRIERS

religieux et de fantaisie.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Une collection complète et choisie de

LIVRES et ALBUMS

pour la jeunesse:

EDITIONS DE LUXE.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Attention tout à fait spéciale
aux commandes par poste.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeters, Importateurs

54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

*La plus importante librairie et papeterie
française du Canada*

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID,
SECRETAIRE DE LA PROVINCE

ÉCOLES

TECHNIQUES

COURS TECHNIQUE — Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles.

COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.

COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal, et cours pour les métiers du bâtiment).

COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).

COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

ECOLE TECHNIQUE DE HULL.

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de
l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis
MONTREAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1873

Laboratoires de Recherches et d'Essais
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TÉLÉPHONES:—

Administration— Lancaster 9207
Laboratoire Provincial des Mines: — Lancaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

“L'ÉCLAIREUR”

Imprimeurs-Éditeurs

JOURNAUX — REVUES — PÉRIODIQUES

DEUX ÉTABLISSEMENTS:

Beauceville — Montréal

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél: HARbour 8216-7

La Photogravure Nationale, Ltée
59, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Téléphone: MARquette 4549
Dessins - Vignettes - Photographies

LE BERGER ET LA MER

Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré
Vaut mieux que cinq en espérance.

LA FONTAINE



MONTREAL
CAISSE NATIONALE
D'ÉCONOMIE
55, ST-JACQUES O.